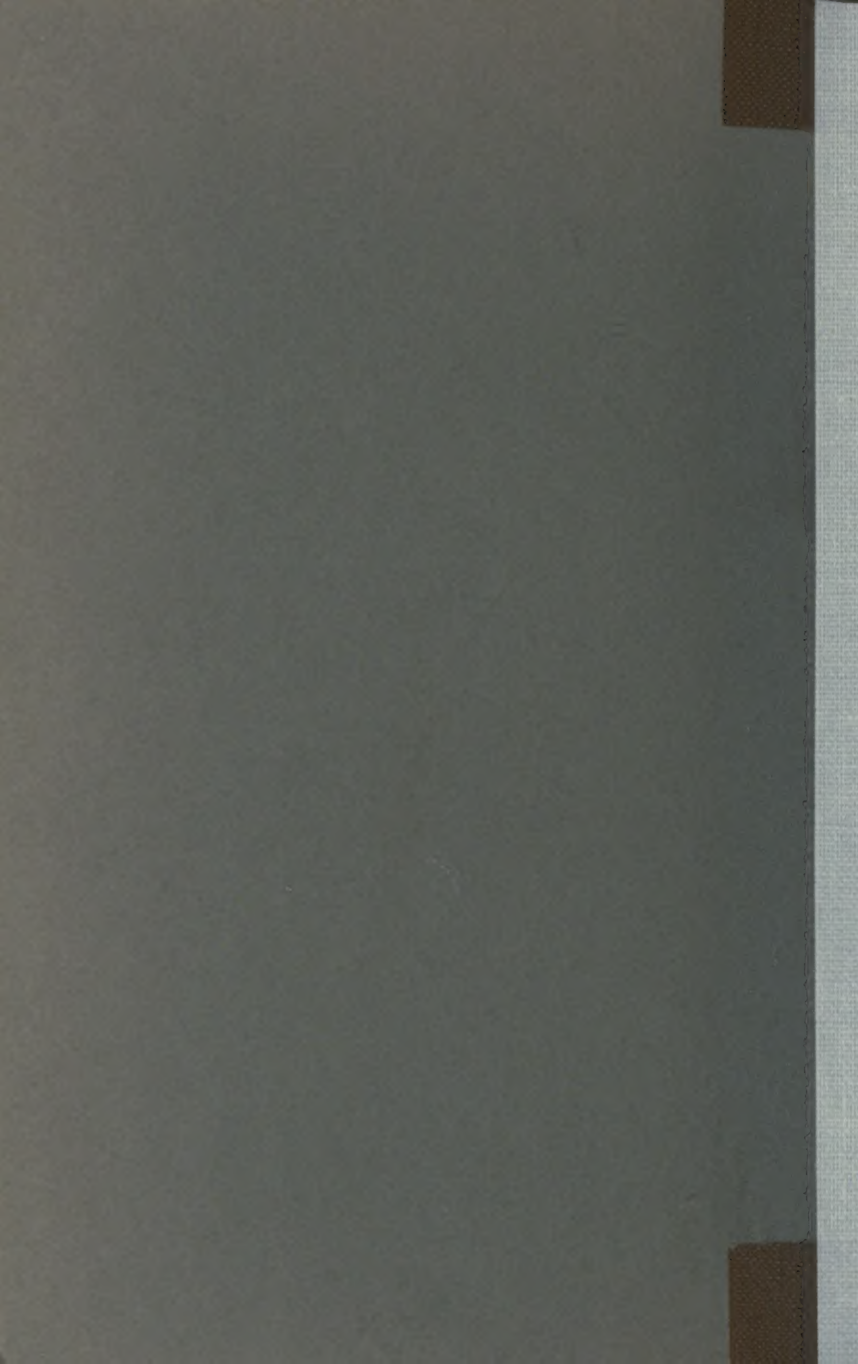




ROBERT DE FLERS & G. A. DE CAILLAVET

MIQUETTE ET SA MÈRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

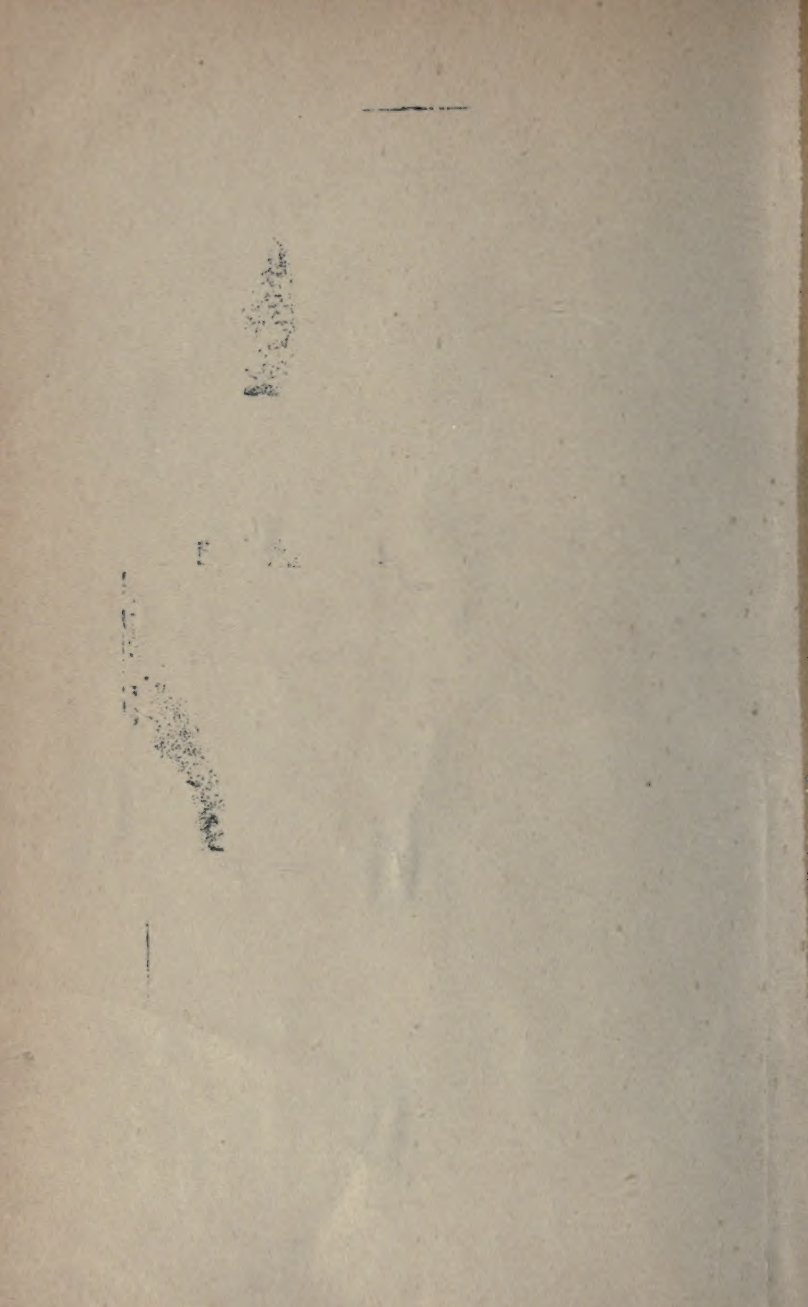
TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE THÉATRALE

30, RUE DE GRAMMONT, 30



MIQUETTE ET SA MÈRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, au théâtre des Variétés,
le 2 novembre 1906.

DES MÊMES AUTEURS

Les Sentiers de la vertu, comédie en trois actes.
L'Ange du foyer, comédie en trois actes.
Les Montansier (avec M. Jeoffrin), comédie en quatre actes.
Le Cœur à ses raisons, comédie en un acte.
La Chance du Mari, comédie en un acte.
Le Sire de Vergy, opérette en trois actes.
Les Travaux d'Hercule, opérette en trois actes.
M. de la Palisse, opérette en trois actes.
Pâris ou le bon juge, opérette en deux actes.
Chouchette, opérette en un acte.

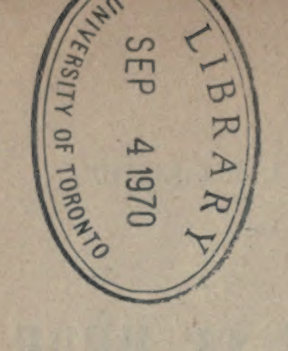
ROBERT DE FLERS ET G. A. DE CAILLAVET

MIQUETTE ET SA MÈRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30


LIBRARY
SEP 4 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A

EMMANUEL ARÈNE

Ses amis.

G. A. C. **R. DE F.**

PERSONNAGES

Personnage		Interprète
MARQUIS DE LA TOUR-MIRANDE, 60 ans.	MM.	ALBERT BRASSEUR.
MONCHABLON, comédien .		MAX DEARLY.
URBAIN DE LA TOUR-MIRANDE, 25 ans		PRINCE.
LAHIREL, clubman		ANDRÉ SIMON.
PIERRE, valet de chambre du marquis		EMILE PETIT.
MONGRÉBIN, archiviste départemental		MATRAT.
LABOURET, sous-préfet. . .		CARPENTIER.
LE CONCIERGE		ROCHER.
UN MITRON		MAX LINDER.
L'EMPLOYÉ		LAMBERT.
MIQUETTE GRANDIER . .	Mmes	ÈVE LAVALLIÈRE.
MADAME GRANDIER. . . .		MARIE MAGNIER.
PÉRINE.		LAPORTE
TOTO		GINETTE.
MADEMOISELLE POCHE .		CARDIN.
MADAME MICHELOT . . .		LAVERNIÈRE.
MADAME MAJOUMEL . . .		MARIUS.
PONETTE		HARNOLD.
LILI		DEBRIVES.
LOUI		FRÉMAUX.

MIQUETTE ET SA MÈRE

ACTE PREMIER

La boutique de madame Grandier, receveuse buraliste à Château-Thierry. — A gauche, un comptoir de bureau de tabac. — Derrière le comptoir, un casier rempli de cigares, cigarettes, etc. — Etalage de cartes postales. — Une table, des chaises. — A travers les vitres, on aperçoit la rue et le va-et-vient d'une petite ville. — A droite, porte donnant sur la rue. — A gauche, deux portes, l'une menant à la cuisine, l'autre à l'appartement. — Sur un meuble à droite une grande poupée.

SCÈNE PREMIÈRE

PÉRINE, vieille servante à bonnet breton tricote assise au comptoir, MADEMOISELLE POCHE.

Médor, gros caniche noir, est intallé sur un tabouret.

MADEMOISELLE POCHE, entrant.

Bonjour, madame Périne!

PÉRINE.

Bonjour, mademoiselle Poche ! Vous venez chercher vos six sous à priser, comme tous les dimanches?

MADEMOISELLE POCHE.

Mais oui. Qu'est-ce que vous voulez, on a ses petites faiblesses. Et votre patronne, madame Grandier, n'est pas là ?

PÉRINE.

Mais non, mademoiselle Poche ! Vous me le demandez chaque fois. Vous savez bien qu'à cette heure-ci elle est toujours au salut avec sa fille, notre petite Miquette. C'est Médor et moi qui gardons la boutique.

MADEMOISELLE POCHE.

Ah ! quelle bonne femme que madame Grandier !

PÉRINE.

Ça, on peut le dire... Elle n'a pas une ennemie dans la ville.

MADEMOISELLE POCHE.

Et Dieu sait pourtant qu'on est malintentionné à Château-Thierry.

PÉRINE

C'est vrai, on est méchant comme si on était en province ! Eh bien, malgré ça, depuis onze ans que madame Grandier a été nommée ici, on n'a point eu un mot avec personne.

MADEMOISELLE POCHE.

C'est vrai ! Onze ans déjà... Oh ! comme le temps passe, ma bonne chère dame !

PÉRINE.

Il me semble que c'est d'hier que nous sommes

débarquées ici. Miquette marchait sur ses dix ans. Ce pauvre M. Grandier venait de se laisser mourir.

MADEMOISELLE POCHE.

Il était garde général des forêts, n'est-ce pas ?

PÉRINE.

Oui, en dernier lieu, il était en Bretagne. C'est là qu'il a épousé madame. C'est là que Miquette est née et que je l'ai nourrie... Oh! oui, c'est des bonnes gens!

MADEMOISELLE POCHE.

Aussi madame Grandier n'a pas été longue à obtenir son bureau de tabac.

PÉRINE.

Ça lui était bien dû, la pauvre chère femme. Son mari ne lui avait rien laissé. Et je vous assure qu'il a fallu que madame Grandier soit joliment ordonnée, et sérieuse, et entendue, et convenable, pour pouvoir élever sa fille comme elle l'a fait.

MADEMOISELLE POCHE.

Ah! ça, on peut le dire, il y a pas une demoiselle du faubourg Saint-Exupère qui soit mieux éduquée que votre demoiselle.

PÉRINE.

Elle touche du piano comme une sainte vierge. Elle sait sur le bout du doigt toutes les histoires de l'histoire de France, aussi bien que M. l'archiviste Mongrébin lui-même. Et elle fait les additions, ma chère demoiselle, c'est à en pleurer.

MADEMOISELLE POCHE.

Chère petite... Mais vous oubliez mon tabac, madame Périne?

PÉRINE.

J'ai préparé le cornet, mademoiselle Poche. (Elle va au comptoir et remet le cornet à mademoiselle Poche.) Tiens, v'là justement madame Grandier !

MADAME GRANDIER, entrant, en robe du dimanche, son paroissien à la main.

Bonjour, mademoiselle Poche !

MADEMOISELLE POCHE, sortant.

Bonjour, madame Grandier ! A l'avantage !

SCÈNE II

PÉRINE, MADAME GRANDIER, puis MIQUETTE.

MADAME GRANDIER

Ah ! ma bonne Périne ! Quel beau salut nous avons eu ! Monseigneur l'évêque y assistait.

PÉRINE.

C'est vrai, il est de passage à Château-Thierry.

MADAME GRANDIER.

Il fait sa tournée pastorale en automobile.

PÉRINE.

C'est-y vrai ? Il y en a qui disent qu'il a une peau de bique violette ?

MADAME GRANDIER.

Une peau de bique ! Ce sont des méchancetés. Ce matin, il était en grand costume. Il est superbe. Et quel dévouement à ses bonnes œuvres. Et avec ça, il fume ! C'est un saint !

PÉRINE.

Chez nous, en Bretagne, les saints n'iraient pas en automobile... à moins d'un miracle, bien entendu.

MADAME GRANDIER.

Mais, où est passée Miquette ?

PÉRINE.

Oh ! la voilà !

MIQUETTE, *entrant et riant aux éclats.*

Il est encore là, au coin de la rue, maman... Il est encore là !... Viens voir !

MADAME GRANDIER.

Qui ça ?

MIQUETTE.

Le percepteur !

MADAME GRANDIER.

Miquette, veux-tu rentrer ! Quelle petite folle !

MIQUETTE, *regardant dehors.*

Est-il drôle !... Non... Mais est-il drôle !... Il a la bouche ouverte... comme ça !... Il donne envie de jouer au tonneau !...

PÉRINE

Quoi qu'il y a donc ?

MIQUETTE.

C'est le percepteur, mon amoureux ordinaire. Il nous a abordées tout à l'heure. Il avait préparé une phrase et un sourire. Le sourire, ça a bien marché ; mais, la phrase, il n'en est jamais sorti ; il a les pieds dedans, il y est encore *. Pauvre homme, il était tout rouge. Moi, je n'étais pas mécontente. Je me disais: un homme si rouge, ça va très bien avec ma robe !

MADAME GRANDIER, qui est allée au comptoir et qui a ôté son chapeau.

Miquette, que tu es méchante!

MIQUETTE.

Pas du tout! Et, la preuve, c'est que, comme il commençait à devenir violet, et que ça n'allait plus du tout avec ma robe, j'ai eu pitié de lui et je lui ai dit : « Bonjour, monsieur le percepteur! » Il m'a répondu en tremblant : « Bonjour, mademoiselle! » J'ai ajouté : « Je suis votre servante, monsieur le percepteur! » Il m'a répondu : « Et moi la vôtre, mademoiselle! » — « Vos enfants vont bien, monsieur le percepteur? » — « Et les vôtres, mademoiselle? »...

PÉRINE.

Oh!... Qu'est-ce que tu as dit?

MIQUETTE.

Eh bien, je lui ai dit : « Mon aîné fait ses dents, mais mon cadet vient d'être reçu à Polytechnique. » Alors le malheureux a laissé tomber sa canne, son chapeau et son sourire, et pendant qu'il ramassait tout ça, nous sommes parties, maman et moi, du pas léger de deux petites consciences qui n'ont rien à se reprocher *.

MADAME GRANDIER.

Ah! c'est une jolie histoire! Ce qu'on va en jaser dans la Grande-Rue!...

MIQUETTE.

Que veux-tu, ma pauvre maman, il faut se résigner. Dans toutes les petites villes, il y a une Grande-Rue pleine de petites dames qui font des petits potins. Et ça fait la joie des petites dames qui, dans les petites villes, habitent la Grande-Rue!

PÉRINE.

Ah ! Ce que t'es futée, ma petite Miquette ! Quand je pense que j'ai nourri ça de mon lait !

MIQUETTE.

Oh ! tais-toi, Périne, je t'en prie, ne parle pas de ça. Entendre une femme de ton âge parler de son lait, c'est dégoûtant !

PÉRINE.

Oh ! Petit garnement, va !

MADAME GRANDIER.

Eh bien, voyons, Miquette, quand tu auras fini de dire des bêtises. . Allons, enlève ton chapeau.

PÉRINE.

Avec ça que c'est ton joli...

MIQUETTE, l'ôtant et le jetant à Périne.

Bah ! Il n'est plus neuf !... maintenant, je peux bien le mettre tous les jours.

MADAME GRANDIER.

Qu'est-ce que c'est que ça ! Va le ranger, Périne... (Périne sort.) Ce chapeau doit te faire cette saison et la suivante. Songe qu'hier soir encore, tu m'as fait faire des dépenses tout à fait inconsidérées.

MIQUETTE.

Le théâtre ! Oh ! ça me fait tant de plaisir !

MADAME GRANDIER, qui s'est mise à ranger le comptoir.

Oui, mais voilà deux fois que je t'y mène en dix-huit mois. C'est fou ! Encore, l'année dernière, je m'étais bien amusée. On donnait *le Truc d'Eustache*. C'était drôle !

MIQUETTE.

Je ne trouve pas; les pièces gaies, c'est ridicule. Quand je ris beaucoup, ça me rend triste.

MADAME GRANDIER.

Eh bien, hier, moi, je me suis assommée.

MIQUETTE.

Oh! maman! Comment peux-tu dire ça! C'était si beau! Le drame, la tragédie, je n'aime que ça. J'ai encore là le programme. (Elle le tire d'un tiroir et lit.) « *Le Cid*, pièce en trois actes, par M. Pierre Corneille, de l'Académie française, remise au goût du jour par M. Monchablon, des théâtres de Paris. »

MADAME GRANDIER.

C'est-à-dire que je suis furieuse de t'avoir menée à cette pièce... Elle est révoltante d'immoralité.

MIQUETTE.

Comment?

MADAME GRANDIER.

Parfaitement, ce monsieur qui tue le père et qui épouse la fille... Et ce roi qui ne fait rien et qui approuve tout en pleurnichant... on dirait un président de la République.

MIQUETTE.

Oh! moi, j'ai pleuré!... C'était amusant! Ils en ont un talent, M. Corneille et M. Monchablon. Et l'auteur jouait lui-même Rodrigue! (Elle regarde le programme.) « Monchablon, grand premier rôle en tous genres. » Etait-il beau, bien campé, séduisant! Du reste, le Cid est un type épatant!

Elle prend une pose héroïque.

MADAME GRANDIER.

Passe-moi donc des cigares à deux sous, il n'y en a plus dans le casier.

MIQUETTE, les lui apportant.

Ah ! ce Rodrigue !

MADAME GRANDIER.

Tais-toi, du monde !... Voyez client !

SCÈNE III

LES MÊMES, UN VIEUX MONSIEUR.

UN VIEUX MONSIEUR, très dépenaillé, la pipe à la bouche.

Quatre sous à fumer, je vous prie.

D'un grand geste, il se drape dans un manteau imaginaire.

MADAME GRANDIER.

Voilà, monsieur.

Elle le sert.

LE VIEUX MONSIEUR, il regarde le programme que Miquette a posé sur le comptoir.

Tiens, vous avez le programme de la magnifique représentation d'hier au soir. Vous y assistiez ?

MIQUETTE.

Oh ! oui, monsieur !

LE VIEUX MONSIEUR.

Noble enfant !... Heureuse enfant !

MIQUETTE.

Pourquoi ?

LE VIEUX MONSIEUR.

Vous m'avez vu dans *le Cid* ?

MIQUETTE, très intéressée.

Vous y jouiez ?

LE VIEUX MONSIEUR, se campant.

Monchablon, grand premier rôle en tous genres!

MIQUETTE.

Non! C'est vous, Rodrigue?

LE VIEUX MONSIEUR.

C'est moi!

MIQUETTE, déçue.

Oh!

MONCHABLON.

C'est lui dans cette échoppe infâme!

Il arpente la scène.

MADAME GRANDIER, indignée.

Hein?

MONCHABLON.

Remettez-vous, madame. Je comprends l'émotion que vous cause ma présence. Elle est naturelle. On n'empêche pas l'oiseau de chanter. Remettez-vous.

MADAME GRANDIER.

Il me fait peur, cet homme-là!

MONCHABLON.

Pourtant le Cid n'est pas mon emploi. Je joue ce rôle par égard pour mon collaborateur.

MADAME GRANDIER.

Corneille?

MONCHABLON.

Oui. Charmant garçon, du reste. On ne le voit jamais. Mais j'excelle surtout dans les rôles de la grande époque : Louis XIV, incroyables et muscadins. (Il saisit l'éventail de fil de fer où sont disposées des cartes postales et s'évente légèrement.) Pour Dieu, marquise, emplissez ma tabatière! (Il pirouette, puis, au mo-

ment de sortir, il s'arrête devant Miquette qui n'a cessé de le regarder avec stupeur.) L'impression immense que j'ai produite sur vous, mademoiselle, révèle en vous une artiste de race. Si vous avez besoin de mes conseils, voici ma carte : « Monchablon, impresario, rue de la Lune, à Paris ». J'y rentre ce soir. Et je sors par le fond ! (Il remonte, et, avant de sortir, allume sa pipe à l'allumoir qui pend auprès de la porte, puis le rejetant derrière lui :) Fumée !

SCÈNE IV

MIQUETTE, MADAME GRANDIER.

MIQUETTE.

Oh !

MADAME GRANDIER.

Eh bien, ma petite, il est frais, ton Rodrigue ! Ah ! le théâtre, c'est du joli !

MIQUETTE, avec enthousiasme.

Comment peux-tu dire ça ! Faut-il que ce soit une belle chose, une chose puissante, pour changer ainsi un affreux petit ratatiné en un héros magnifique !

MADAME GRANDIER.

Tu es folle... Songe donc à l'existence abominable que mènent tous ces gens-là, ces hommes, des bohèmes, et ces femmes dont la vie est un scandale, qui se peignent la figure, qui jettent l'or par les fenêtres et qui dépensent sans rougir des trente francs pour un seul chapeau !

MIQUETTE.

Ça ne fait rien... Il y en a de joliment belles Tiens,

dans ces cartes postales... Celle-là, et puis celle-là, qui a un petit nœud dans les cheveux. Oh! que c'est gentil!

MADAME GRANDIER.

Oh! ces portraits d'actrices, c'est une perdition pour la province. Hier, le vétérinaire est venu me demander : « Qu'est-ce que vous avez de nouveau comme jolies femmes? » J'en étais honteuse... honteuse!

MIQUETTE, *allant à un carton et en tirant des rubans.*

Maman, tu ne crois pas que ça m'irait bien, un petit nœud comme ça, dis?

Elle prend ses rubans et les essaye devant la glace.

MADAME GRANDIER.

Qu'est-ce que c'est que tous ces rubans? Quand les as-tu achetés?

MIQUETTE, *qui a mis le petit nœud dans ses cheveux.*

Hier! Aux Galeries Magnaud.

MADAME GRANDIER.

Et avec quel argent?

MIQUETTE.

Comment, et avec quel argent... avec ma tirelire. (*Elle va à son tiroir et prend sa tirelire.*) Elle est presque pleine. Le veau d'or est toujours debout .. C'est un tout petit veau, par exemple.

MADAME GRANDIER.

Miquette, petite Miquette, tu m'inquiètes beaucoup!

MIQUETTE.

Pourquoi?

MADAME GRANDIER.

Tu n'es plus la même. Tu penses à ta toilette...

Tu es heureuse de plaire... Regarde-moi dans les yeux, ma petite fille. Ils sont pourtant bien clairs, tes yeux ! (Elle lui prend la tête à deux mains) Qu'est-ce qui me dira ce qu'il y a au fond de cette petite tête-là ?

MIQUETTE.

Oh ! pas moi, maman ! Je ne peux pas arriver à m'y reconnaitre. C'est embrouillé ! Il y a un peu de tout, c'est un bazar !

MADAME GRANDIER.

Depuis quelque temps, je te trouve drôle... Est-ce que tu ne me caches rien ?

MIQUETTE.

Quoi donc, mon Dieu ?

MADAME GRANDIER.

Je ne sais pas, moi .. tu pourrais avoir une inclination pour quelqu'un.

MIQUETTE.

Quoi ! Moi ? Amoureuse ?... Ah ! maman, tu ne voudrais pas !

MADAME GRANDIER.

Il n'y aurait pas à te le reprocher, ça ne serait pas un crime.

MIQUETTE.

Tu vois, ça ne serait même pas un crime ! Alors ça n'en vaut pas la peine !

MADAME GRANDIER.

Ne plaisante pas ma chérie, sois sérieuse, et rappelle-toi bien ceci. La vie nous a placées dans une situation difficile, délicate... Il faut faire attention, très attention à te défendre contre un penchant qui ne

serait pas digne de toi. Songe que ta grand'mère était née Pichon ! Alors, maintenant que te voilà une grande fille, prends garde. Sache tenir ton rang, aussi bien avec les clients qui achètent deux sous de caporal qu'avec ceux qui prennent des cigarettes égyptiennes.

MIQUETTE.

Ah ! bien, pour ceux-là, ça ne serait pas difficile. Personne n'en fume, ici, de cigarettes égyptiennes.

MADAME GRANDIER.

Comment ? Tu sais bien que j'en fournis chaque mois au moins quinze boîtes au château de la Tour-Mirande.

MIQUETTE.

Oh ! tu ne penses pas que je vais m'emballer sur le marquis de la Tour-Mirande. Il a eu beaucoup de succès sous le second Empire, c'est vrai. Mais à cette heure, le second Empire, c'est presque aussi loin que le premier.

MADAME GRANDIER.

Il est joliment bien encore, le marquis ! L'autre jour, je le regardais à la procession... Il tenait un des cordons du dais avec une allure !

MIQUETTE.

Oui, mais il a une fâcheuse manie. Au lieu de chanter les cantiques, il les siffle.

MADAME GRANDIER.

N'importe, c'est un homme d'une grande piété. Et puis, il n'y a pas que lui au château ; il y a aussi son neveu.

MIQUETTE, *d'un air détaché.*

Ah ! oui, le comte Urbain ?

MADAME GRANDIER.

Le comte Urbain, qui vient ici tous les jours et achète régulièrement dix paquets de tabac. C'est inouï, ce qu'il en consomme. Oh ! ce n'est pas qu'il soit dangereux. C'est un bon garçon, mais il n'est pas très fort

MIQUETTE, avec un sourire attendri.

Non, il n'est pas très fort.

MADAME GRANDIER.

On peut même dire qu'il est un peu bébête.

MIQUETTE, même jeu

Oui, il est un peu bébête !

MADAME GRANDIER.

Enfin, il n'a pas inventé la foudre.

MIQUETTE.

Non...

MADAME GRANDIER.

Il arrive ici effaré. Il s'assied et, sans perdre une minute, il ne dit rien. Quand il fait beau, il a son parapluie.

MIQUETTE.

Oui ; mais, quand il pleut, il a sa canne !

MADAME GRANDIER

Il est aussi ahuri que ton percepteur.

MIQUETTE, un peu triste.

Seulement, lui, il n'est pas amoureux de moi. Ah ! ne pensons plus à tout ça !... Qu'est-ce qui t'a donc pris de me parler de toutes ces bêtises-là ?

MADAME GRANDIER.

Je ne sais pas. J'ai toujours peur. Je voudrais tant que tu sois heureuse, ma chérie !

MIQUETTE, tendrement

Mais je le suis, maman Il ne me manque rien, je te jure. On s'aime bien toutes les deux. Il tient beaucoup de bonheur dans notre petit coin. On ne fait pas de bruit, on est sage. Le temps glisse tout doucement, on ne lui dit rien. Alors il passe. Ne sois pas triste, maman. Tu sais, il y a un grand saint qui a dit : « Il faut laisser la tristesse aux heureux de ce monde... » Laissons-la-leur, sois pas triste, maman.

MADAME GRANDIER.

C'est que l'avenir m'inquiète.

MIQUETTE.

Bah ! l'avenir !

MADAME GRANDIER.

L'avenir, c'est demain ! Et, demain, c'est tout à l'heure !

MIQUETTE.

Nous avons bien le temps d'y songer. Je suis encore une toute petite fille qui aime à se mettre sur les genoux de sa maman et qui joue des heures entières avec Juliette !

MADAME GRANDIER

Ta poupée ! A ton âge, tu n'as pas honte.

MIQUETTE.

Oui, c'est ridicule, je le sais bien ; je suis encore une gosse, c'est malheureux. Mais c'est ta faute aussi ; tu es si jeune !...

MADAME GRANDIER.

Tu es folle, ma pauvre petite. Ma vie est finie, à moi, ma vie de femme. Elle est bornée maintenant aux quatre murs de notre pauvre vieille boutique.

MIQUETTE.

Taratata! Tu ne te doutes pas que tu es encore très jolie, maman! Et il n'y a pas que moi qui le trouve.

MADAME GRANDIER.

Hein?

MIQUETTE.

Tiens: au dernier marché, le père Boisvin, le fermier, sortait d'ici comme j'y entrais et sais tu ce qu'il disait au commis de l'Enregistrement

MADAME GRANDIER.

Non! Quoi?

MIQUETTE.

Eh bien, il lui disait: « Nom d'une bique! elle est encore bougrement affriolante, la mère Grandier. »

MADAME GRANDIER, haussant les épaules.

Quelle bêtise!

MIQUETTE.

Et même, il a ajouté autre chose... Mais je n'oserai jamais te le redire.

MADAME GRANDIER.

Pourquoi?

MIQUETTE.

Parce que c'est vraiment... pas convenable.

MADAME GRANDIER, amusée.

Mais dis, voyons, nous sommes là toutes les deux. Tu peux bien me le dire.

MIQUETTE.

Eh bien, il a dit: « J'aimerais rudement mieux la voir tomber dans mon lit que le tonnerre! »

MADAME GRANDIER.

Quelle horreur ! Je te défends d'entendre des choses pareilles.

MIQUETTE.

Ce n'est pas de ma faute ! Eh bien, tu me croiras si tu veux, ça m'a flattée ! Avoue que c'est flatteur !

MADAME GRANDIER.

Mais non.

MIQUETTE.

Tu vois bien que tu dis oui ! Tout le monde sait bien que tu as été très belle.

MADAME GRANDIER.

Il y a si longtemps que je l'ai oublié.

MIQUETTE.

Ça n'est pas vrai. Ça ne s'oublie pas.

MADAME GRANDIER.

Si, je t'assure, tu peux me croire. Je n'y ai jamais fait attention. Je n'ai pas eu le temps. Je me suis mariée toute jeune... Tu es née... Et puis, je suis devenue veuve. Je n'avais que toi. Pour placer ton petit lit dans ma chambre, j'ai retiré l'armoire à glace. Elle ne m'a pas manqué. Je ne pensais plus à ma figure.

MIQUETTE.

Pourquoi ?

MADAME GRANDIER.

Je t'élevais.

MIQUETTE.

Maman !

Elle se blottit dans les bras de madame Grandier.

MADAME GRANDIER.

Et puis, un jour, tu as été assez grande pour avoir ta chambre à toi. On a enlevé ton lit, on a rapporté l'armoire. Je me suis vue dans la glace, je ne me suis pas reconnue. Ma jeunesse était passée sans que je m'en aperçoive ! Et tu vois que je n'en suis pas plus triste pour ça.

MIQUETTE.

Pas du tout, elle n'était pas passée, elle était rangée... dans un tiroir ; et, comme elle était très bien pliée, elle n'est pas abîmée du tout... Elle est encore toute fraîche, et j'ai idée que le jour où on la ressortira, on sera épaté.

MADAME GRANDIER

Quelle idée, ma pauvre Miquette ! Mon Dieu, je ne dis pas que je n'aurais pas rêvé d'une autre existence. Tiens, il y a encore des moments, quand l'orphéon joue une valse, (Miquette fredonne un air de valse.) oui, il me semble que... et d'autres fois, quand il joue un pas redoublé, (Même jeu de Miquette.) je m'imagine que... et alors, je pense que j'aurais pu être une femme du monde, porter des robes avec un peu de dentelle, ou, à la rigueur, beaucoup de dentelles... connaître l'élégance, le luxe, enfin prendre du thé, dire des mots anglais, avoir un livre d'adresses, la migraine, pas d'ordre, des domestiques malhonnêtes et, au lieu de mener une existence gênée, avoir beaucoup d'argent, — par exemple, cinquante mille francs de dettes !

MIQUETTE.

Eh bien, mes enfants !

MADAME GRANDIER.

Rassure-toi, ces bêtises passent vite... et je ne re-

grette rien. D'ailleurs, toujours, à ce moment là, l'orphéon attaque la variation sur *les Huguenots* et je suis bien obligée de m'apercevoir que je suis en province.

MIQUETTE.

Oh ! la variation des *Huguenots*... Quand j'entends ça, moi, je comprends la Saint-Barthélemy.

Périne entre, tenant à la laisse Médor.

PÉRINE.

Eh bien, Miquette, et ce pauvre Médor, on ne pense plus à sa petite promenade ? Il pleure dans la cuisine.

MIQUETTE.

C'est vrai ! Pauvre toutou !

MADAME GRANDIER.

C'est ça, va faire un tour sur le mail.

MIQUETTE.

Allons, viens, mon vieux ! Oui, t'es un bon chien. Tu es laid, tu es vieux, tu es mal peigné. Tu es fidèle ! Tout ça va très bien ensemble... J'ai remarqué que les gens fidèles étaient toujours mal peignés.

PÉRINE, ahurie.

Qu'est-ce qu'elle dit ?...

MIQUETTE.

Je m'en vais. Mais vous, madame Grandier, voulez-vous savoir une chose : vous êtes encore bougrement affriolante, nom d'une bique !

Elle sort.

SCÈNE V

MADAME GRANDIER, PÉRINE,
puis M. LABOURET.

MADAME GRANDIER.

Périne, donne-moi le carton aux timbres. Je vais faire ma balance.

Périne va chercher le carton.

PÉRINE.

Voilà, madame.

Labouret entre.

MADAME GRANDIER.

Voyez client... ah ! c'est M. Labouret. Votre servante, monsieur le sous-préfet.

LABOURET.

Je vous salue, madame Grandier !

MADAME GRANDIER.

Qu'y a-t-il pour votre service ? Cigares, cigarettes ?...

LABOURET.

Vous n'y pensez pas, madame Grandier, je ne fume que des cigarettes de contrebande. Donnez-moi plutôt des cartes postales, pour mon petit garçon

MADAME GRANDIER.

Voilà la nouvelle collection.

Périne sort.

LABOURET.

Je la prends. Veuillez me faire un paquet. Mais, à

vrai dire, ces cartes ne sont qu'un prétexte... Vous savez que je vous suis très attaché. Je veux vous donner un conseil, un conseil d'ami, et de sous-préfet. Vous n'ignorez pas quelle est l'orientation politique actuelle. Le gouvernement n'aime pas que ses fonctionnaires fassent montre de tendances cléricales... Or, ma chère madame Grandier, vous êtes fonctionnaire, et l'on vous voit tous les dimanches à la messe au premier rang. Eh bien, il pourrait vous en arriver des désagréments.

MADAME GRANDIER.

Mais vous-même, monsieur le sous-préfet, j'ai le plaisir de vous apercevoir chaque dimanche à la grand'messe, et même à vêpres...

LABOURET.

Oh! mais, pardon, moi, je m'y rends pour observer, pour noter les personnes, appartenant à un service public, qui fréquentent les églises. Il me serait pénible de mettre votre nom dans ma liste. Alors, n'est-ce pas, arrangez vous pour vous faire moins remarquer..

MADAME GRANDIER.

Je vous remercie, monsieur le sous-préfet... Je vous remercie beaucoup... Au lieu d'aller à la cathédrale, j'irai à Saint-Saturnin...

LABOURET.

C'est tout ce que je vous demande. Au revoir.

MADAME GRANDIER.

Tous mes compliments à votre dame, et bonjour à votre petit garçon... Il va bien ?

LABOURET.

A merveille. Il va faire sa première communion.

MADAME GRANDIER.

Ah ! cher petit ange. . Et il travaille bien ? Vous êtes content de lui ?

LABOURET.

Très content ! Il est très gentil. Il n'a qu'un petit défaut, ce n'est pas grave, mais c'est une chose que je n'aime pas.

MADAME GRANDIER.

Quoi donc ?

LABOURET.

Il rapporte.

MADAME GRANDIER.

Oh ! que c'est vilain !

LABOURET.

Oui, j'ai horreur de ça !...

Il sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADEMOISELLE POCHE, MADAME MICHELOT, puis MADAME MAJOUMEL

Entre mademoiselle Poche, très agitée.

MADAME GRANDIER.

Quel brave garçon !

MADEMOISELLE POCHE.

Rebonjour, madame Grandier. Eh bien, ma bonne, qu'est-ce que vous dites de la nouvelle ?

MADAME GRANDIER.

Mais...

MADEMOISELLE POCHE.

Comment ! vous ne savez pas ?... Je jouais au piquet chez madame Pichet quand la caissière du café du Globe est venue nous raconter la chose.

MADAME GRANDIER.

Quoi donc ? Quoi donc ?

MADEMOISELLE POCHE.

Elle la tenait de madame Borier, la pâtissière, ainsi, il n'y a pas de doute...

MADAME GRANDIER.

Mais dites .. dites !

MADEMOISELLE POCHE.

Vous me rendrez cette justice que je ne me mêle jamais des affaires des autres. Il n'y a personne plus que moi pour rester sur son quant-à-soi. Mais cette fois-ci, vraiment... D'ailleurs, si j'en parle, n'est-ce pas, c'est pour en causer... Eh bien, ma bonne, voilà... Vous savez que, tous les dimanches, la voiture du château de la Tour-Mirande vient commander six bouchées à la reine à madame Borier pour le jeudi ?

MADAME GRANDIER.

Bien sûr. Tout le monde sait ça... Le curé et le notaire dînent tous les jeudis au château.

MADEMOISELLE POCHE.

Eh bien, aujourd'hui, on n'a pas commandé les six bouchées.

MADAME GRANDIER

Pas possible !

MADEMOISELLE POCHE.

Et savez-vous ce qu'on a commandé à la place ?

MADAME GRANDIER.

Quoi ?

MADEMOISELLE POCHE.

Un vol-au-vent, ma bonne !

MADAME GRANDIER

Un vol-au-vent ?

MADEMOISELLE POCHE.

Oui, un vol-au-vent pour dix personnes !...

MADAME GRANDIER

Non !...

MADEMOISELLE POCHE.

Comme je vous le dis.

MADAME GRANDIER.

Un vol-au-vent !

MADAME MICHELOT, entrant.

Un vol-au-vent ! Hein ? Croyez-vous ! Ça fait un bruit en ville .. Et vous ne savez pas le plus beau !...

MADEMOISELLE POCHE.

Quoi donc ?

MADAME MICHELOT.

Ce n'est pas un vol-au-vent ordinaire. C'est u vol-au-vent financière !

MADEMOISELLE POCHE.

Financière !

MADAME MICHELOT.

Avec des quenelles !

MADEMOISELLE POCHE.

Ces gens-là se ruineront. Je l'ai toujours dit.

MADAME MAJOUMEL, entrant.

Vous parlez du vol-au-vent ?

MADEMOISELLE POCHE.

Naturellement !

MADAME MAJOUMEL.

Eh bien, il y a du nouveau.

TOUTES.

Quoi ?... Quoi ?... Dites... dites...

MADAME MAJOUMEL.

Pierre, le cocher des La Tour-Mirande est revenu chez la pâtissière... et savez-vous ce qu'il a dit ?...

TOUTES.

Non !... Non !...

MADAME MAJOUMEL.

Eh bien,.il a dit d'y mettre des truffes !...

MADEMOISELLE POCHE.

Des truffes ?

MADAME MAJOUMEL

Des truffes !

MADAME GRANDIER.

Ça cache quelque chose, c'est sûr !

MADEMOISELLE POCHE.

C'est clair !

MADAME MAJOUMEL.

Qu'est-ce que ça peut-être ?

MADAME MICHELOT.

Qu'est-ce qui peut dîner, jeudi, chez les La Tour-Mirande ?

MADAME GRANDIER.

Ah ! voilà M. Mongrébin, l'archiviste ! Il est tout le temps fourré au château, nous allons tout savoir.

MADEMOISELLE POCHE et MADAME MICHELOT.

Quel bonheur!

MADAME GRANDIER.

Laissez-moi l'interroger adroitement.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONGRÉBIN.

MONGRÉBIN.

Madame Grandier... Mesdames.

MADAME GRANDIER.

J'ai préparé votre paquet pour la semaine, monsieur Mongrébin, huit cigares bien choisis.

MONGRÉBIN.

Merci, madame Grandier. Je les fumerai en pensant à vous dans la bibliothèque du château de la Tour-Mirande.

MADEMOISELLE POCHE.

Vous y travaillez en ce moment?

MONGRÉBIN.

Oui, mademoiselle Poche. Les archives y sont très riches. C'est là que j'ai découvert, il y a cinq ans, la charte communale, authentique, de Château-Thierry, ce qui me valut les palmes d'officier d'Académie. L'année suivante, j'eus la chance de démontrer que cette charte était fausse, ce qui me valut la rosette d'officier de l'Instruction publique.

MADAME GRANDIER.

C'est beau, la science! Mais, dites-moi, monsieur

Mongrébin, mon cher monsieur Mongrébin, vous allez tous les jours au château de la Tour-Mirande, en ce moment ?

MONGRÉBIN.

Oui, le marquis m'a prié de faire des recherches sur sa famille.

MADAME GRANDIER

Alors, vous devez être renseigné sur ce qui se passe dans la maison. Hein ! le vol-au-vent ?

MADEMOISELLE POCHE.

Financière !

MADAME MICHELOT.

Aux truffes !

MONGRÉBIN

Ah ! mon Dieu ! Que les femmes sont curieuses !

MADEMOISELLE POCHE.

On est fille d'Ève !

MONGRÉBIN.

Permettez-moi de vous le dire, mesdames... Je ne comprends pas ce besoin de potiner. Du reste, c'est là la supériorité des hommes. (Se rapprochant.) Dès qu'il a été question de ce dîner au château, j'ai questionné adroitement le jardinier. Il s'est renseigné auprès du cuisinier, qui a couru s'informer auprès du maître d'hôtel. Et j'ai ainsi appris que les invités de jeudi sont M. et Madame Mercadier.

MADAME MAJOUMEL.

Les raffineurs ?

MADAME GRANDIER.

Ceux qui ont acheté la terre de Solneuve ? Dites

donc, ils n'ont pas très bonne réputation, ces gens-là ?

MONGRÉBIN.

Ils ont une réputation de trois cent mille livres de rentes.

MADAME MICHELOT

Des Mercadier chez les La Tour-Mirande !... Où allons-nous ?

MADEMOISELLE POCHE, très agitée.

A la musique, elle ne doit pas être finie. Venez !

MADAME MICHELOT.

Allons vite !

MADAME MAJOUMEL.

Ça va en faire, une révolution dans la Grande-Rue !

MADEMOISELLE POCHE.

Allons ! allons ! Au revoir, madame Grandier.

Elles sortent en bavardant.

MADAME GRANDIER, retrouvant le paquet de cartes postales oublié par le sous-préfet.

Au revoir, mesdames... en voilà une histoire. Tiens, M. le sous-préfet a oublié ses cartes postales !... Bah ! il reviendra les chercher !

SCÈNE VIII

MADAME GRANDIER, MONGRÉBIN.

MONGRÉBIN, qui a accompagné les dames jusqu'à la porte.

Elles sont parties ? Eh bien, madame Grandier, apprenez qu'outre M. et Madame Mercadier, il y

aura, au dîner de jeudi, Mademoiselle Jeanne Mercadier, dix-huit ans, trois millions de dot. Tout porte à croire qu'elle sera assise à table à côté du comte Urbain. Je vous laisse le soin de conclure.

MADAME GRANDIER.

Allons donc! Un mariage alors?

MONGRÉBIN.

Un projet, tout au moins.

MADAME GRANDIER.

C'est curieux, le comte Urbain passe ici très souvent pour nous laisser ses commissions... Je l'ai encore vu hier, et rien, dans son silence habituel, ne laissait deviner...

MONGRÉBIN.

Parbleu! Il n'est au courant de rien.

MADAME GRANDIER.

Pas possible!

MONGRÉBIN.

Il ne soupçonne même pas que son oncle veut le marier.

MADAME GRANDIER.

C'est inouï! Pourtant, s'il ne voulait pas?

MONGRÉBIN.

Mais, madame Grandier, est-ce que ce garçon-là est capable de vouloir quelque chose?

MADAME GRANDIER.

C'est vrai que c'est tout le contraire de son oncle.

MONGRÉBIN.

Exactement.

MADAME GRANDIER.

Comme c'est drôle !

MONGRÉBIN.

Pas du tout ! C'est de l'atavisme !

MADAME GRANDIER.

De la quoi ? monsieur Mongrébin ?

MONGRÉBIN.

De l'atavisme, madame Grandier.

MADAME GRANDIER.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MONGRÉBIN.

C'est une théorie ingénieuse qui permet d'avoir tous les vices possibles, de commettre toutes les turpitudes imaginables, en les mettant sur le dos de ses aïeux ! Comme on est sûr qu'ils ne diront rien, ça va tout seul !

MADAME GRANDIER.

Oh ! que c'est commode !

MONGRÉBIN.

C'est très commode, madame Grandier. Eh bien, la famille de La Tour-Mirande sort de Hugues-Aldebert qui, en 1120, partit pour la croisade.

MADAME GRANDIER.

A la suite d'un vœu ?

MONGRÉBIN.

Non. A la suite d'un pari ! C'était un guerrier résolu. Aussitôt débarqué à Saint-Jean d'Acre, il ne tarda pas à se faire distinguer.

MADAME GRANDIER.

Par ses chefs ?

MONGRÉBIN.

Non, par une grosse dame... une grosse dame qui tenait des bains, une ancienne almée.

MADAME GRANDIER.

Des bains! Comment! Il y en avait déjà à cette époque?

MONGRÉBIN.

Il y a toujours eu des hammams, en Orient. Hugues-Aldebert s'enthousiasma pour cet établissement et sa propriétaire, et prit des bains turcs avec une ardeur si répétée et si communicative qu'un enfant en naquit.

MADAME GRANDIER.

Pas possible!

MONGRÉBIN, *égrillard.*

On naîtrait à moins.

MADAME GRANDIER, *choquée.*

Monsieur Mongrébin...

MONGRÉBIN.

Ainsi se fonda la famille : et, depuis lors, à travers les âges, on retrouve, chez tous les La Tour-Mirande, ou bien l'énergie, la grande allure et l'impétueuse volonté de Hugues-Aldebert, ou bien l'indolence passive et la mollesse orientale de la patronne du hamman de Saint-Jean-d'Acre. Le marquis, c'est Hugues-Aldebert. Le comte, c'est la grosse dame des bains.

MADAME GRANDIER.

C'est tout de même drôle qu'il y ait des histoires comme ça dans les grandes familles...

MONGRÉBIN.

S'il n'y avait pas des histoires comme ça, ce ne

seraient pas des grandes familles... Et, là-dessus, madame Grandier, il ne me reste qu'à vous payer mes cigares.

MADAME GRANDIER.

Ah ! C'est vrai !

Mongrébin paye. Madame Grandier lui rend la monnaie.

MONGRÉBIN, lui rendant une des pièces qu'il vient de recevoir.

Elle est un peu fausse !

MADAME GRANDIER.

Oh ! excusez-moi...

MONGRÉBIN.

Je vais présenter mes devoirs à notre député qui est de passage ici...

MADAME GRANDIER.

Ah! Je ne savais pas !... Je vais vous accompagner... Justement, voici Miquette qui rentre...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MIQUETTE.

MIQUETTE, tenant Médor en laisse.

Bonjour, monsieur Mongrébin !

MONGRÉBIN.

Mademoiselle... Mon cœur vous salue !

MIQUETTE.

Ouf ! J'étouffe. Je ne sais pas si vous serez de

mon avis, mais il fait vraiment chaud pour une si petite ville.

MONGRÉBIN.

Le temps est à l'orage.

MIQUETTE.

Tu sors, maman?

MADAME GRANDIER.

M. le député est de passage ici. Reste au comptoir jusqu'à mon retour...

MONGRÉBIN.

Vous offrirai-je mon bras?

MADAME GRANDIER.

Cela n'engage à rien.

MONGRÉBIN.

Exactement.

Ils sortent. Le temps, qui était jusque-là très ensoleillé, s'assombrit. Au bout de quelques instants on entend la pluie.

SCÈNE X

MIQUETTE, seule.

Elle installe Médor sur un tabouret, s'assied au comptoir, puis tire une brochure de sa poche.

MIQUETTE, avec âme.

Le Cid... Oh! j'aime ça! Est-il beau, ce Rodrigue! Est-il chic! (Elle descend du comptoir.) Et pourtant ce n'est pas lui que j'aime... (Elle s'arrête devant Médor, prend sa tête dans ses deux mains et l'embrasse.) Tu le sais

bien, toi, quel est celui que j'aime. Hein? dis-moi son nom pour voir. (Elle met la tête du chien à hauteur de son oreille.) Oui, c'est lui ! Surtout, pas un mot...

Elle conduit Médor à la cuisine dont elle ouvre la porte. Le chien sort. Pendant ce temps, Urbain est entré, trempé de pluie, son parapluie fermé sous le bras.

SCÈNE XI

MIQUETTE, URBAIN.

Miquette, se retournant, l'aperçoit.

MIQUETTE, réprimant son émotion.

Ah ! Monsieur Urbain ! Pardon, monsieur le comte...

URBAIN, très timidement.

Mademoiselle... Mademoiselle Miquette.

MIQUETTE.

Oh ! vous êtes tout mouillé !

URBAIN.

Ah ! vous croyez. Oui, c'est vrai, je vous demande pardon. C'est que, voilà, j'avais oublié mon parapluie... voilà.

MIQUETTE.

Comment, vous l'avez sous le bras...

URBAIN.

Ah ! oui, je vous demande pardon, seulement voilà, je ne l'ai pas ouvert. Il n'en faut pas davantage.

MIQUETTE, très intimidée aussi.

Oui... c'est drôle... comme il suffit de peu de chose...

(Elle le regarde, il la regarde, ils rient, puis Urbain éternue.)
Oh ! mon Dieu, vous êtes enrhumé ?

URBAIN.

Oui, ce n'est pas d'aujourd'hui. C'est samedi, en venant de Paris, j'étais dans un wagon dont la fenêtre était cassée. L'air m'arrivait de face...

MIQUETTE.

Vous auriez dû changer de place avec quelqu'un !

URBAIN.

Je ne pouvais pas, il n'y avait personne dans le compartiment.

MIQUETTE, avec gentillesse.

Ah ! voilà !...

URBAIN.

Voilà.

Un temps. Gêne. La pluie redouble au dehors.

MIQUETTE.

Il pleut de plus en plus.

URBAIN.

Oui... quel beau temps.

MIQUETTE.

C'est bon pour la terre...

URBAIN.

Pour les arbres...

MIQUETTE.

Pour les feuilles...

URBAIN.

Il n'y a que pour les fruits que c'est mauvais.

MIQUETTE.

La récolte va être perdue.

URBAIN.

Oui, tant mieux !

Coup de tonnerre.

MIQUETTE.

Quel beau temps !... (Un silence.) Et qu'y a-t-il aujourd'hui pour votre service ?

URBAIN.

Mais... c'est tout... (Il fait un grand effort, se lève, et, sans la regarder.) Eh bien, non, ce n'est pas tout... Voilà, mademoiselle... j'ai à vous dire une chose que je veux vous dire depuis longtemps, une chose très grave... très sérieuse.

MIQUETTE.

Ah !...

URBAIN.

Je voudrais...

MIQUETTE, tremblante.

Quoi ?

URBAIN, rencontre les yeux de Miquette et d'une voix très tendre.

Une boite d'allumettes.

MIQUETTE, déçue.

Ah ?

URBAIN, avec passion.

Des allumettes-tisons !

MIQUETTE.

Nous n'en avons plus.

URBAIN.

Ah !... Alors donnez-moi dix paquets de tabac Ça reviendra au même.

MIQUETTE, *prenant les paquets.*

Comme tous les jours... (*Elle compte très nerveusement.*) Un, deux et deux font sept et un font dix. (*Elle lui met les paquets dans son chapeau.*) Vous fumez beaucoup !

URBAIN.

Jamais...

MIQUETTE.

Ah !

URBAIN.

Au revoir, mademoiselle. Comment allez-vous ?

Il sort et reste un moment dehors, en vue du public, puis rentre

MIQUETTE.

C'est encore vous ?

URBAIN.

Oui... je suis revenu... parce que j'ai trouvé un moyen...

MIQUETTE.

Vous dites ?

URBAIN.

J'ai besoin d'envoyer tout de suite une carte postale... Donnez-m'en une.

MIQUETTE.

Illustrée ?

URBAIN.

Parfaitement, illustrée, avec une illustration.

MIQUETTE, *lui offrant le choix.*

Eh bien, voyez collection... Laquelle voulez-vous ?

URBAIN.

N'importe, une qui vous plaise.

MIQUETTE, en prenant une.

Eh bien, justement, voilà une très jolie vue de votre château. Avec une loupe, on aperçoit même à la fenêtre M. le marquis, votre oncle.

URBAIN, vivement

Oh ! alors, non. J'aime mieux qu'il ne puisse pas voir ce que j'écris...

MIQUETTE.

Eh bien, je ne sais pas... prenez ce que vous voudrez.

URBAIN, avisant une carte.

Oh ! celle-là... ce bouquet de marguerites... c'est original.

MIQUETTE.

Oui ! Par exemple, vous aurez bien peu de place pour écrire.

URBAIN.

Oh ! ça ne fait rien. C'est très court ce que j'ai à écrire, quatre ou cinq mots, pas plus.

MIQUETTE.

Alors, il vous suffira de mettre un timbre d'un sou. Aux termes du nouveau règlement, pour un sou on a droit à cinq mots constituant une formule de politesse.

URBAIN.

Ah! tant mieux... tant mieux... Je suis bien content !

MIQUETTE.

Est-ce une formule de politesse que vous avez à écrire, monsieur Urbain ?

URBAIN.

Ah ! pour sûr que c'est une formule de politesse ! Tenez, d'ailleurs, vous pouvez voir.

Il écrit en s'appliquant. Miquette lit par-dessus son épaule.

MIQUETTE, lisant.

Mademoiselle... je... vous... aime.. follement. (Avec fureur.) Oh ! c'est trop fort !

URBAIN, affolé

Mais...

MIQUETTE.

Vous écrivez ça ! Vous osez écrire ça ! Et à une femme ! Je suis sûre que c'est à une femme !

URBAIN.

Oui... c'est..

MIQUETTE.

Et c'est ça que vous appelez une formule de politesse ?

URBAIN.

Je croyais!...

MIQUETTE

L'administration ne considère pas une déclaration d'amour comme une formule de politesse, monsieur. Elle a joliment raison, l'administration ! Et vous mettrez un timbre de deux sous. (Elle colle le timbre avec rage.) Evidemment, vous avez le droit d'écrire ce qui vous plaît; seulement, vous auriez pu me dispenser de me faire lire des horreurs pareilles... C'est un manque de tact, voilà tout. Et ça me laisse parfaitement calme. Vous pouvez le voir. La preuve, c'est que je vais la mettre moi-même à la poste, votre sale carte ! (Elle lui arrache la carte.) Oh ! là là ! Ce

bouquet de marguerites, ce que c'est ridicule !... Comment peut-on acheter ça.

Elle va pour mettre la carte dans la boîte qui est à la devanture.

URBAIN.

Mais... je... oui... non... il n'y a pas d'adresse.

MIQUETTE, exaspérée.

Ah ! Il faut aussi mettre l'adresse... Ça, c'est un comble ! Tenez...

URBAIN, écrivant

Dame ! il faut bien, puisque vous... moi... je croyais... j'avais pensé. (Lui tendant la carte.) Là, voilà l'adresse.

MIQUETTE, lisant.

Miquette Grandier... (Elle s'arrête bouleversée.) Mais c'est moi, Miquette Grandier. . Je crois que c'est moi...

[URBAIN.

Moi, aussi...

MIQUETTE.

Alors, c'est moi que...

URBAIN, très bas.

Oui.

MIQUETTE.

Oh ! mon Dieu !

Elle fond en larmes.

URBAIN.

Miquette... oui, je... je n'osais pas vous le dire... parce que j'ai l'air comme ça, entreprenant et hardi... Mais, au fond, je ne le suis pas autant que j'en ai l'air. Oh ! mais ne pleurez pas comme ça. Ça vous fait donc de la peine, ce que je vous ai dit. Miquette, Miquette, pourquoi pleurez-vous comme ça ?

MIQUETTE, pleurant toujours.

Parce que je suis contente !

URBAIN.

Mais, voyons, quand on est content, on ne pleure pas... c'est absurde !

MIQUETTE.

C'est que je suis si heureuse... si heureuse... parce que vous ne savez pas une chose...

URBAIN.

Quoi ?

MIQUETTE, qui vient de cesser de pleurer.

C'est que je vous aime aussi.

URBAIN.

Oh ! mon Dieu !

Il fond en larmes.

MIQUETTE.

Monsieur Urbain.... mais ne pleurez pas... ne pleurez pas... Pourquoi pleurez-vous comme ça ?

URBAIN.

Parce que je suis content ! Mais c'est fini...

MIQUETTE.

Moi aussi, c'est fini.

URBAIN.

Oh ! mademoiselle Miquette !

MIQUETTE.

Oh ! monsieur Urbain !

URBAIN.

Tout de même, en voilà une histoire !

MIQUETTE.

Ah ! oui, une belle histoire !

URBAIN.

On se doutait de rien, et puis...

MIQUETTE.

On s'aimait. Alors, c'est vrai?

URBAIN.

Je vous aime!

MIQUETTE, regardant la carte.

Follement... il y a follement, sur la carte... (Elle reprend la carte.) Oh! que c'est joli, ce bouquet de marguerites. Ah! vous en avez un goût! Mais, du moment que c'était pour moi, il aurait suffi d'un timbre d'un sou au lieu de deux!

URBAIN.

Ça ne fait rien. Les questions d'argent ne comptent plus pour moi, dans un moment pareil. Je vous aime!

MIQUETTE.

Ah!... Et depuis quand?

URBAIN.

Je ne peux pas savoir quand ça a commencé, puisque je ne sais pas comment ça m'est arrivé.

MIQUETTE.

Moi, je sais!... Je me rappelle!.. C'était au passage à niveau de Saint-Saturnin.

URBAIN.

Oh! je me souviens aussi!... J'allais de Château-Thierry à la Ferté!

MIQUETTE.

Et moi, je revenais de la Ferté à Chateau-Thierry. Je vous ai aperçu de loin sur la route, et je me suis dit : « Quelle bonne figure il a, M. Urbain! »

URBAIN.

Et moi, j'ai pensé : « Ce qu'elle a l'air futée, la petite du bureau de tabac ! »

MIQUETTE.

Nous nous approchions l'un de l'autre.

URBAIN.

Nous allions nous croiser...

MIQUETTE

Quand crac !...

URBAIN.

On a fermé le passage à niveau !

MIQUETTE.

Je me suis accoudée sur la barrière.

URBAIN.

Moi aussi.

MIQUETTE.

Je vous ai regardé.

URBAIN.

On s'est regardé.

MIQUETTE.

Je me suis mise à rire.

Elle rit.

URBAIN.

On s'est mis à rire.

Il rit.

MIQUETTE.

Alors une harmonie délicieuse a rempli l'air.

URBAIN.

C'était la dame du garde-barrière qui soufflait dans son petit cornet : Pin ! Pin ! Pin !

MIQUETTE.

Puis au loin on a entendu comme un hymne céleste. Ch! Ch! Ch! C'était le train qui s'approchait.

URBAIN.

Et tout à coup on ne s'est plus vu.

MIQUETTE.

Le train passait...

URBAIN.

Il y a eu entre nous une locomotive...

MIQUETTE.

Trois fourgons.

URBAIN.

Deux wagons de première classe, trois de deuxième, cinq de troisième... et deux wagons de bestiaux... Ah! c'est effrayant, ce que tout de suite il y a eu de choses entre nous.

MIQUETTE.

Le jour d'après, vous êtes venu au bureau de tabac pour acheter quelque chose de pressé, mais vous n'avez jamais pu vous rappeler ce que c'était... Je vous ai regardé, je me suis mise à rire comme la veille. Le lendemain, ç'a été la même chose, les autres fois aussi. Je riais les jours où vous veniez. Les jours où vous ne veniez pas, je ne riais pas. Et, une semaine où vous n'avez pas paru, j'ai pleuré. Alors, j'ai vu que c'était de vous que me venait mon plaisir et mon chagrin. J'ai compris que je vous aimais et voilà...

URBAIN.

Et voilà! Et moi, après l'aventure du passage à niveau, je suis vite rentré au château, j'ai pris un grand cahier qui me restait du collège et j'ai écrit en tête : « Journal de ma vie. Document secret ».

MIQUETTE.

Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

URBAIN.

Il y a vous.

MIQUETTE.

Oh ! mais c'est très compromettant.

URBAIN

Ne craignez rien. Le manuscrit est caché au fond de mon cœur. Nul au monde n'en soupçonne l'existence.

MIQUETTE.

Ah ! tant mieux. Car, si jamais votre oncle apprenait... C'est un homme terrible.

URBAIN.

Terrible... mais admirable !

MIQUETTE.

Vous ne lui avez jamais parlé de vos sentiments ?

URBAIN.

Non.. C'est-à-dire, une fois, j'ai commencé à lui en parler. . Oh ! sans vous nommer.

MIQUETTE.

Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

URBAIN.

Il m'a répondu d'une façon évasise.

MIQUETTE.

Mais, quoi ?

URBAIN.

Il m'a dit : « Fous le camp, idiot. »

MIQUETTE, *effrayée.*

En effet, c'est évasif... C'est rudement évasif... Et s'il voulait nous séparer ?

URBAIN, fanfaron.

Non, non ! Maintenant que je sais que vous m'aimez, je suis un autre homme, et, si mon oncle osait se mettre entre nous, il trouverait à qui parler. Ah ! ah ! vous verriez ça ! Je lui dirais : « Je suis un homme, je ne suis plus un enfant »

Pendant cette réplique, le marquis est entré. Urbain l'aperçoit tout à coup et chancelle.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Urbain ! mon garçon, tu vas me faire le plaisir de prendre ton chapeau. (Urbain hésite puis le prend.) ton parapluie... (Même jeu.) Ensuite, tu prendras la porte, puis la deuxième rue à droite et la troisième à gauche. Tu enfileras la route nationale numéro 32 *bis*, qui te conduira à mon beau château de Tour-Mirande. Tu y rentreras, tu monteras dans ta chambre et tu pourras continuer la rédaction du « Journal de ta vie ». Va !... Va !

Urbain terrifié sort.

MIQUETTE, à part.

Il lui a résisté un peu, mais pas beaucoup.

LE MARQUIS, à part.

Elle est très gentille ! (Haut.) Mademoiselle Miquette, je viens jouer ici une scène du répertoire. Avez-vous vu *la Dame aux camélias* ? Oui, sans doute, car vous aimez le théâtre.

MIQUETTE.

Oh! monsieur le marquis, comment savez-vous?

LE MARQUIS.

Je l'ai lu dans le journal.

MIQUETTE.

Dans le journal?

LE MARQUIS.

Oui, dans le journal de la vie de mon neveu. Il est, d'ailleurs, parfaitement idiot, son journal, et rempli de fautes d'orthographe.

MIQUETTE.

Comment! vous le connaissez?

LE MARQUIS.

Depuis ce matin. Je l'ai trouvé au milieu du billard.

MIQUETTE.

Oh! Il m'avait dit qu'il l'avait caché.

LE MARQUIS.

Eh bien, il l'avait caché au milieu du billard. C'est une mauvaise cachette. Or, en le feuilletant, j'ai découvert que le comte Urbain vous aimait, sans que je l'y aie autorisé. Voilà pourquoi je viens jouer ici le rôle du père Duval, avec cette différence que le père Duval est un caractère bourgeois et sans prestige, tandis que je suis, moi, une nature brillante et corrompue.

MIQUETTE.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Bref, je viens, mademoiselle, vous réclamer mon neveu...

MIQUETTE, très troublée.

Je ne comprends pas...

LE MARQUIS.

Mon enfant, regardez-moi. On ne me met pas dedans. J'ai vu trop de gens et trop de choses. Vous ignorez, sans doute, que, quoique bien jeune encore, j'ai joué sous le second Empire un rôle considérable. C'est moi qui ai présenté Hortense Schneider au prince de Galles, j'ai tutoyé Rigolboche, Octave Feuillet et le grand-duc de Bade, j'ai versé du champagne avec le roi de Saxe dans le piano du Grand-Seize. Dans ce temps-là, il nous était encore permis d'être utiles à notre pays! C'est au cours de ces travaux que j'ai acquis un jugement prodigieux, un bon sens fou et une volonté stupéfiante.

MIQUETTE, à part, terrifiée.

J'ai le trac.

LE MARQUIS.

Or, sachez-le, j'ai décidé, immuablement décidé, d'abord que mon neveu ne ferait jamais qu'un mariage de mon choix, ensuite que ce mariage serait un mariage d'argent. Sachez aussi que je vous ai comprise en un clin d'œil. Vous êtes une petite roublarde.

MIQUETTE.

Moi ?

LE MARQUIS.

On est jolie, adroite On s'est dit : ce comte Urbain est une bonne pâte, simple, sans malice, un enfant le monterait. Avec un peu de coquetterie, on le chambrera et l'on deviendra tout doucement comtesse de La Tour-Mirande

MIQUETTE.

Moi! faire un calcul pareil! Oh! c'est indigne de dire ça. Vous n'avez pas le droit, monsieur le marquis. Non, vous n'avez pas le droit!

LE MARQUIS.

Enfin, ma petite, qu'est-ce que vous voulez que je croie? Si vous ne pensiez pas à vous faire épouser, comptiez-vous alors devenir la maîtresse de ce garçon?

MIQUETTE.

Sa maîtresse! Je suis une honnête fille, monsieur, et il n'est permis à personne d'en douter, vous entendez, à personne. Et ce n'est pas parce que vous avez fait le Jacques sous le premier Empire que je vous laisserai dire des choses pareilles!

LE MARQUIS.

Comment le premier Empire? Le second! Le second!... Enfin, quoi, qu'est-ce que voulez faire d'Urbain?

MIQUETTE.

L'aimer.

LE MARQUIS.

Sacrebleu! Vous n'avez que deux mains, la droite et la gauche, laquelle voulez-vous lui donner?

MIQUETTE.

Je ne sais pas, moi... les deux...

LE MARQUIS, à part.

Elle est vraiment gentille! (Haut.) Ecoutez, mon enfant, je vous ai comprise en un clin d'œil. Vous êtes une brave petite fille... une petite provinciale sérieuse, rangée, vous n'êtes pas née pour les aventures... et vous voyez vous-même que cette histoire

est sans issue. Coupons-y court. Je me décide à brûler mes vaisseaux.

MIQUETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE MARQUIS.

C'est une expression stupide qui a été évidemment inventée par quelqu'un qui n'avait pas de vaisseaux. Mais enfin, ça se dit.

MIQUETTE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien. Urbain se marie!

MIQUETTE, bouleversée.

Non?

LE MARQUIS.

C'est arrangé. J'ai tout décidé. J'ai déjà commandé la bague. Le dîner officiel des fiançailles a lieu jeudi. Urbain épouse mademoiselle Mercadier.

MIQUETTE.

Oh! C'est pas vrai, c'est pas vrai... D'abord elle est affreuse!...

LE MARQUIS.

Elle est assez affreuse, mais elle a trois millions de dot, ou, si vous voulez, de dommages et intérêts!

MIQUETTE.

Et c'est aujourd'hui, trois jours avant son dîner de fiançailles, qu'il a osé... Alors, il se moquait de moi... Et il avait l'air de ne rien savoir... de ne rien savoir du tout.

LE MARQUIS, à part.

Parbleu!

MIQUETTE.

C'est monstrueux ! Voilà, c'est monstrueux !

LE MARQUIS.

Oui, c'est assez monstrueux.

MIQUETTE.

N'est-ce pas, monsieur le marquis? Vous n'auriez pas fait une chose pareille ? Vous, vous êtes une nature loyale.

LE MARQUIS.

Oui, loyale, brillante et corrompue... Allons, séchez ces yeux, ces jolis yeux .. sacrebleu, mais c'est qu'ils sont très jolis, vos yeux, les cheveux aussi... si, si, je m'y connais. (A part.) C'est effrayant, ce qu'elle est gentille, cette petite, c'est effrayant !

MIQUETTE.

Oh ! le misérable ! Le misérable ! Mais je me vengerai. D'abord, je ne veux plus le revoir .

LE MARQUIS.

Bonne idée !

MIQUETTE.

Et je veux qu'il sache que, moi aussi, je me moquais de lui ! Et puis, je veux surtout qu'il me regrette. Oh ! je donnerais n'importe quoi pour qu'il me regrette. Mais comment faire ?

LE MARQUIS.

Oui, comment faire ? Cherchons.

MIQUETTE.

Cherchons !

LE MARQUIS, *la lorgnant.*

J'ai bien une idée. Mais elle est encore un peu lointaine.

MIQUETTE.

Oh! dites-là, vous serez gentil.

LE MARQUIS.

Attendez. Elle se rapproche, mon idée. C'est inouï ce qu'elle se rapproche.

MIQUETTE, s'approchant de lui.

Quel bonheur!

LE MARQUIS.

Elle arrive! elle arrive! La voilà. Je la tiens... (Il lui prend les deux mains.) Ecoutez, mon enfant, je vous ai comprise en un clin d'œil.

MIQUETTE.

Encore!

LE MARQUIS.

Vous êtes une petite Parisienne racée, fringante, faite pour la vie, pour le mouvement.

MIQUETTE.

Oui, oui.

LE MARQUIS.

Vous voulez qu'on vous regrette, il faut faire parler de vous, devenir une personne élégante, célèbre, fêtée.

MIQUETTE, sautant de joie.

Une grande actrice!

LE MARQUIS.

Bravo! C'est vrai, vous aimez le théâtre?

MIQUETTE.

Si je l'aime!...

LE MARQUIS.

Vous avez des dispositions...

MIQUETTE.

Si j'en ai !

LE MARQUIS.

Alors, il n'y a pas à hésiter !

MIQUETTE.

Oui, vous avez raison. Le théâtre !... Et je deviendrai une femme élégante, séduisante, une femme qu'on regrette, une femme luxueuse qui peut mettre des trente francs à un seul chapeau !

LE MARQUIS.

Sacrebleu ! Elle est adorable, je vous dis qu'elle est adorable.

MIQUETTE.

Ah ! il verra, il verra ! Et pleurera bien qui pleurera le dernier ! Seulement, voilà, comment arriver ? Je ne connais personne.

LE MARQUIS.

Moi, je connais quelqu'un : un homme supérieur, très chic, très lancé, pas très jeune évidemment, mais... encore vieux.

MIQUETTE.

Qui ?

LE MARQUIS

Moi.

MIQUETTE.

Vous !... Vous m'aideriez à me venger de votre neveu ?

LE MARQUIS.

Ne parlons plus de mon neveu. Il se conduit avec vous d'une façon écœurante.

MIQUETTE.

Ah! monsieur le marquis, comment vous remercier ?

LE MARQUIS.

Je vous le dirai plus tard.

MIQUETTE.

Vous êtes bon ! Je me fie à vous. Qu'est-ce que je dois faire ?

LE MARQUIS.

Partir pour Paris.

MIQUETTE.

Quand ?

LE MARQUIS.

Par le dernier train, à sept heures vingt-huit.

MIQUETTE.

Mais, je ne peux pas quitter maman.

LE MARQUIS.

Certes non ! Vous allez entrer dans une existence où une mère est indispensable. C'est le moment où, si vous n'en aviez pas, il faudrait en prendre une...

MIQUETTE.

Mais, alors ?

LE MARQUIS.

Vous laisserez un mot à madame Grandier, elle vous rejoindra...

MIQUETTE.

Où, cela ?

LE MARQUIS.

Voici la clef d'un petit hôtel inoccupé que j'ai, 8, rue de la Bienfaisance. J'ai choisi la rue de la Bien-

faisance pour y commettre mes bonnes actions... Vous vous y installerez. J'irai vous retrouver et nous prendrons ensemble une résolution, ou deux.

MIQUETTE.

C'est vrai que vous avez une volonté stupéfiante ?

LE MARQUIS.

Elle me stupéfie moi-même.

MIQUETTE.

Et puis, avec vous, n'est-ce pas, je ne risque rien. Tout le monde se dira bien que vous ne pourriez être pour moi qu'un père.

LE MARQUIS.

Hein, quoi ? C'est admirable !

MIQUETTE, elle écrit.

« Maman, je pars. Je t'attends à Paris, 8, rue de la Bienfaisance. Pardonne-moi. Je t'expliquerai ». (Parlé.) C'est tout... Là... mon chapeau... Je suis prête.

LE MARQUIS, mettant la main à son portefeuille.

Mon enfant !. Voici pour le voyage.

MIQUETTE.

Pour qui me prenez-vous, monsieur le marquis ? (Elle court à un tiroir et prend sa tirelire.) J'ai ma tirelire !

LE MARQUIS.

Elle a une tirelire. Elle est trop gentille, sacrebleu !.. Elle est trop gentille !

MIQUETTE.

Ma pauvre tirelire !... Je te casse plus tôt que j'avais dit... (Elle la casse.) Oh ! Comme elle s'est cassée facilement !

LE MARQUIS

Je n'avais jamais vu casser de tirelire, mais c'est une chose déchirante!... Allons, mon enfant, il est sept heures!...

MIQUETTE.

Oui, je n'ai que le temps!... A demain... (Elle regarde autour d'elle comme pour dire adieu à tout ce qui l'entoure.) Adieu!... (Elle remonte, puis s'arrête.) Oh! C'est tout de même terrible de s'en aller toute seule... Ah! Juliette.

Elle revient en courant, prend la poupée qui est posée sur un meuble à droite, l'enveloppe d'un châle et l'emporte.

LE MARQUIS.

Elle a une poupée... Moi, je l'adore, cette petite!

Au moment où Miquette sort, elle rencontre un mitron qui entre.

LE MITRON.

Je voudrais un cigare.

MIQUETTE, au dehors.

Monsieur va vous servir.

Elle disparaît.

LE MITRON.

Je voudrais un cigare.

LE MARQUIS.

Volontiers.

Il lui tend son porte-cigare. Le mitron étonné hésite, puis en prend un.

LE MITRON.

Qu'est-ce que je vous dois?

LE MARQUIS

Mais rien du tout.

LE MITRON, ravi.

Merci, mon vieux. Quel drôle de bureau de tabac! Je reviendrai.

Il sort.

LE MARQUIS.

Comment, son vieux! Je n'avais jamais tenu de bureau de tabac, mais c'est une chose répugnante! (Il allume un cigare.) Excellente journée. J'ai remis mon neveu dans la bonne route et je me suis remis dans la mauvaise. C'est ce qu'on appelle agir en bon père de famille.

MADAME GRANDIER, entrant et apercevant le marquis.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, à part.

Ah! la mère! (Il salue.) J'ai l'honneur de vous saluer, madame Grandier.

Il sort.

SCÈNE XIII

MADAME GRANDIER, MONSIEUR LABOURET.

MADAME GRANDIER, le regardant avec admiration.

Le dernier gentilhomme! Où est donc passée Miquette?

LABOURET, entrant.

Ah! madame Grandier, j'ai oublié tout à l'heure mes cartes postales.

MADAME GRANDIER.

Les voici, monsieur le sous préfet, je vous les aurais envoyées.

UN EMPLOYÉ, *entrant.*

Ah! monsieur le sous-préfet, je vous cherche depuis une heure. Il est arrivé une dépêche officielle.

LABOURET.

Mon avancement; sans doute! Donnez vite... (*Il la décachète.*) « Intérieur à sous-préfet Château Thierry. Apprenons avez assisté à la messe tous les dimanches depuis trois mois. Regrettons être obligé prononcer votre révocation. » (*Il pousse un cri.*) Oh!

Il s'effondre sur une chaise.

MADAME GRANDIER, *pendant ce temps, a trouvé la lettre de Miquette et l'a lue.*

Périne... Périne.

PÉRINE, *entrant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME GRANDIER, *avec violence.*

Miquette s'est sauvée!... Miquette est partie! Quelle horreur! Vite, mon chapeau... Périne, vite, vite!... Je pars pour Paris!

LABOURET, *bondissant.*

Moi aussi, je pars pour Paris!

MADAME GRANDIER.

Ah! Seigneur! Il n'y a rien de si ingrat qu'une petite fille!

LABOURET.

Si, madame! Il y a le ministre de l'Intérieur.

Ils s'élancent vers la porte, suivis par Périne et Médor.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le salon de l'hôtel du marquis de La Tour-Mirande, à Paris, rue de la Bienfaisance. — Aux murs, portraits et miniatures d'ancêtres. — A droite, porte donnant sur la chambre du marquis. — A gauche, porte donnant sur la chambre occupée par Miquette. — Au fond, porte donnant sur le vestibule. — Tables, chaises, fauteuils dix-huitième siècle. — Meubles de famille.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, puis LE CONCIERGE

Au lever du rideau, la scène est vide et sombre. Les volets sont fermés. Sur une table, en évidence, le chapeau de Miquette et sa voilette. Le domestique entre, va ouvrir les volets. Le jour pénètre. Pierre commence à épousseter et aperçoit le chapeau.

PIERRE.

Oh!

LE CONCIERGE, entrant, une dépêche à la main.

Ah! vous voilà, monsieur Pierre!

PIERRE, lui montrant le chapeau.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE CONCIERGE.

Ça, c'est un chapeau.

PIERRE.

Il y a donc une femme ici? Car il n'y a pas de chapeau sans femme.

LE CONCIERGE.

Mais oui, elle est arrivée, cette nuit, toute seule. M. le marquis m'avait téléphoné ; je l'ai installée là!

Il montre la gauche.

PIERRE.

En voilà une histoire! Il y a dix ans que je n'avais pas vu de chapeau ici à neuf heures du matin. Nous avons eu souvent des chapeaux de cinq à sept, et même quelquefois de dix heures à minuit. Mais le matin. Ah! Je n'aime pas ça. Chapeau du matin, chagrin.

LE CONCIERGE.

Et encore, je ne vous ai pas dit le plus fort. Savez-vous ce que cette dame avait dans les bras?

PIERRE.

Non.

LE CONCIERGE.

Un enfant!

PIERRE.

M. le marquis aurait un enfant?

LE CONCIERGE.

Dame!

PIERRE.

Un enfant... De qui peut-il être?

LE CONCIERGE.

Est-ce qu'on sait jamais? En tout cas, voilà une dépêche qui doit être pour la dame du chapeau.

PIERRE, lisant l'adresse.

« Mademoiselle Grandier ». Une jeune fille. Il n'y a plus de doute, c'est la jeune mère.

LE CONCIERGE.

Je retourne dans ma loge. Vous me tiendrez au courant.

Il sort.

SCÈNE II

PIERRE, puis MIQUETTE.

PIERRE.

Qu'est-ce que ça peut être que cette femme-là?

Il frappe à la porte de gauche.

MIQUETTE, du dehors.

Qu'est-ce qui est là?

PIERRE.

C'est Pierre, le valet de chambre de M. le marquis.

MIQUETTE.

Bien. Voilà une lettre que vous ferez porter tout de suite à son adresse.

PIERRE.

Où est-elle?

MIQUETTE.

Sous la porte.

PIERRE.

Sous la porte, en voilà une idée... (Il prend la lettre et lit.) « Monsieur Monchablon, rue de la Lune » (Avec dégoût.) Pouah! Quelles relations!... Il vient d'arriver une dépêche pour madame.

MIQUETTE.

Une dépêche! Donnez!

Miquette entre, prend la dépêche et la lit.

PIERRE, regardant Miquette.

Heu! Bien jeune! M. le marquis vieillit.

MIQUETTE, lisant.

« Malheureuse enfant. Ai manqué train du soir. Te maudis. Ne veux plus te revoir. Arriverai dix heures vingt. Viens me chercher à la gare. Ta mère ». Pauvre maman. Quelle heure est-il?

PIERRE.

Neuf heures et demie.

MIQUETTE.

Un fiacre tout de suite, s'il vous plaît.

PIERRE.

Bien, madame.

Il sort un instant.

MIQUETTE.

C'est tout de même raide ce que j'ai fait là. Mais je ne regrette rien! (Elle regarde autour d'elle.) C'est joli, ici. C'est grand genre. Il y a de beaux portraits. C'est sûrement des ancêtres, puisqu'ils sont déguisés.

PIERRE, rentrant.

Le concierge a été chercher une voiture.

MIQUETTE.

Bien!

PIERRE.

Madame regarde nos portraits de famille. Nous y tenons beaucoup. Madame n'a besoin de rien?...

MIQUETTE.

Non.

PIERRE.

Et le bébé ?

MIQUETTE.

Le bébé ? (Puis comprenant.) Ah !

PIERRE.

Oui, le ravissant bébé que madame portait hier soir... Un petit garçon ou une petite fille ?

MIQUETTE.

Je ne sais pas.

PIERRE.

Comment ?

MIQUETTE, découvrant la poupée.

Voilà.

PIERRE.

Une poupée... Ah ! qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? Madame a bien dormi ?

MIQUETTE.

Très bien, merci. Je n'ai pas fermé l'œil ! Je suis restée là, dans un fauteuil. Elle est jolie, cette chambre !

PIERRE.

Madame a eu tort de ne pas se coucher. Le lit est très bon. C'est celui de M. le comte.

MIQUETTE.

De M. le comte ?

PIERRE.

Oui, de M. le comte Urbain.

MIQUETTE.

Comment, c'est chez lui, ici ?

PIERRE.

Non, l'hôtel est à M. le marquis. Mais M. Urbain y a son appartement.

MIQUETTE.

Ah ! C'est sa chambre ! Elle est affreuse ! Et il vient souvent ici, M. le comte ?

PIERRE.

Oh ! Presque jamais en cette saison. L'hiver, de temps en temps, il arrive pour vingt-quatre heures, portant sous un bras un petit sac et, sous l'autre, le journal de sa vie.

MIQUETTE.

Comment, vous le connaissez, vous aussi, le journal de sa vie ?

PIERRE.

Non, pas moi, mais le concierge l'a lu.

MIQUETTE.

Le concierge ?

PIERRE.

On le lui a rapporté une fois que M. Urbain l'avait perdu dans le Métro.

MIQUETTE.

Dans le Métro ! Ah ! c'est un joli monsieur. Oh ! non, je ne regrette rien.

LE CONCIERGE, entrant.

La voiture de madame est avancée.

Il sort.

MIQUETTE.

Bien. Je reviendrai tout à l'heure. (Saluant Pierre.) Au revoir, monsieur.

Elle sort.

PIERRE, choqué.

Monsieur! Ah! qu'elle est mal élevée! Mais qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

Lahirel entre.

SCÈNE III

PIERRE, LAHIREL.

PIERRE.

Bonjour, monsieur Lahirel!

LAHIREL.

Le marquis n'est pas là?

PIERRE.

Non, il n'est pas à Paris.

LAHIREL.

J'ai reçu tout à l'heure une dépêche de lui, me priant de passer immédiatement.

PIERRE.

C'est sans doute qu'il va arriver en auto de Château-Thierry.

LAHIREL.

Bien, j'attendrai.

PIERRE.

Monsieur sait?

LAHIREL.

Quoi?

PIERRE.

Il y a du neuf. Nous avons depuis hier soir une dame dans la maison. Une nouvelle.

LAHIREL.

Comment ? Le marquis tromperait Hermance ?

PIERRE.

Madame Hermance d'Etigny, notre bonne amie, une femme du meilleur demi-monde, avec laquelle nous sommes depuis six ans. Eh bien, oui, nous la trompons.

LAHIREL.

Oh ! tromper Hermance, une femme qui lui a fait tant de chagrin! Ah! ce n'est pas chic de la part d'Aldebert. Lui, un grand seigneur, un homme d'une si vieille famille ! Pas chic! Pas chic

PIERRE.

Voyez-vous, monsieur Lahirel, nous pouvons dire ça entre nous qui sommes des roturiers...

LAHIREL.

Hein?

PIERRE.

Tout s'en va, monsieur. Depuis trente ans que je sers dans la noblesse, j'assiste à son déclin. Aujourd'hui, il n'y a plus de gens nés. On ne naît plus.

LAHIREL.

Et, ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'on meurt encore.

PIERRE.

De l'héritage des aïeux, il ne reste plus rien.

LAHIREL.

Si, la goutte.

PIERRE.

La goutte, c'est la race!

LAHIREL, avec un soupir de regret.

Oui, j'ai tout fait pour l'avoir. J'ai même essayé une saison à Aix. Rien n'y a fait.

On entend un bruit de corne d'automobile.

PIERRE.

Tiens, voilà M. le marquis qui arrive. Je reconnais notre olifant.

Il monte à la porte.

LAHIREL.

Oh ! tout de même, cette pauvre Hermance ! Lâchée ! Ah ! je suis très ennuyé, très contrarié ! Nom d'un chien de nom d'un chien !

SCÈNE IV

LAHIREL, LE MARQUIS, PIERRE.

LE MARQUIS, entrant, et bas à Pierre.

Où est-elle ?

PIERRE, bas, au marquis.

Cette dame est sortie. Elle a dit qu'elle allait revenir.

LE MARQUIS.

Bien. (Pierre sort. Allant à Lahirel.) Bonjour, mon vieux Lahirel. Regarde-moi. Est-ce que tu me trouves changé ?

LAHIREL.

Non.

LE MARQUIS.

Imbécile ! sais-tu ce que j'ai depuis hier cinq heures ?

LAHIREL.

Un an de plus.

LE MARQUIS.

Idiot ! Trente ans de moins. Je les ai perdus dans un bureau de tabac.

LAHIREL.

Tu les as perdus. Sois calme, mon vieux ! Tu les retrouveras.

LE MARQUIS.

Ne plaisante pas. Je suis fou. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je ne me connais plus. Tout me paraît beau, agréable, spirituel, même toi.

LAHIREL

Merci !

LE MARQUIS.

Et tout ça, parce que je suis amoureux, comme un collégien, d'une petite femme ingénue, timide, honnête, pas vingt ans, enfin, une femme de mon âge.

LAHIREL.

Et ça date ?

LE MARQUIS

D'hier.

LAHIREL.

Et ça s'est fait ?

LE MARQUIS.

En un clin d'œil. J'ai pris deux résolutions : l'enlever et me faire aimer d'elle. La première est accomplie, et, quant à la seconde... quelle heure est-il ?

LAHIREL.

Dix heures.

LE MARQUIS.

A onze heures, elle m'adorera. C'est même pour ça que je t'ai fait venir.

LAHIREL.

Comment?

LE MARQUIS.

Voilà un chèque sur mon banquier, tu passeras le toucher et tu iras ensuite chez Hermance pour rompre de ma part. Ça sera un peu dur. Voilà trois ans qu'elle m'adore et qu'elle m'est fidèle. Enfin, je m'en remets à toi. C'est un grand service que tu me rendras. Je l'oublierai, sans doute, mais c'est un grand service.

LAHIREL.

Je suis désolé... Mais vraiment, je ne peux pas.

LE MARQUIS.

Tu me refuses, toi, mon vieux camarade?

LAHIREL.

Non, je t'assure... je ne peux pas rompre pour toi avec Hermance.

LE MARQUIS.

Voyons..

LAHIREL.

Non, c'est impossible... Demande à un autre. Mais moi, il n'y a pas moyen.

LE MARQUIS.

Pourquoi? Mais pourquoi?

LAHIREL.

Eh bien, parce que... parce que je suis avec elle depuis six mois.

LE MARQUIS.

Non?

LAHIREL.

Si!

LE MARQUIS, se jetant dans les bras de Lahirel et l'embrassant.

Merci, mon vieux. Dans ces conditions, tu vas y aller tout de même. Seulement, au lieu de passer chez mon banquier, tu passeras chez le tien.

LAHIREL.

Mais, cette rupture est impossible.

LE MARQUIS

Pourquoi?

LAHIREL.

Parce que, si tu lâches Hermance en ce moment, nous allons être treize!

LE MARQUIS.

Eh bien, va chercher un quatorzième... Tiens, tu prendras le banquier. — Voilà du monde... Allons, file par le jardin... Allons, ouste!

LAHIREL, sortant.

Cet homme a une volonté de fer!

LE MARQUIS.

Soixante-sept ans et encore cocu, tout va bien... Dix heures et quart. Qu'est-ce qu'elle fait, cette petite? Moi, je vieillis pendant ce temps-là... je vieillis. (La porte s'ouvre.) C'est elle!

SCÈNE V

LE MARQUIS, puis PIERRE, URBAIN.

PIERRE, *entrant.*

Monsieur le marquis, c'est M. Urbain qui arrive en automobile.

Il sort.

LE MARQUIS.

Urbain ici. Sacrebleu! Mais il ne faut pas qu'il voie la petite. Je vais l'expédier. D'ailleurs, il ne dit jamais un mot, ça sera facile!

URBAIN, *apparaît, un sac sous un bras, le journal de sa vie sous l'autre.*

Mon oncle! c'est moi! Me voilà... Enfin... c'est moi!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que ça signifie! Tu sais bien que je t'ai défendu de venir à Paris sans m'avertir.

URBAIN.

J'ai à vous parler. Je vous ai suivi pour vous faire une confidence, grave, urgente...

LE MARQUIS, *regardant sa montre*

Bigre! dis vite...

URBAIN.

Oui, mais cette confidence a besoin d'être précédée d'un préambule et, ce préambule, c'est l'histoire de ma vie.

Il s'assied.

LE MARQUIS.

Hein ?

URBAIN.

Oui, vous m'avez toujours intimidé. Je ne vous ai jamais parlé. J'ai eu tort.

LE MARQUIS.

Non... non...

URBAIN.

Si... si...

LE MARQUIS.

Mais, nom d'un petit bonhomme, je suis très pressé. J'attends du monde...

URBAIN.

Deux heures me suffiront.

LE MARQUIS.

Oh ! sacrebleu de sacrebleu !

URBAIN, *s'installant.*

Mon enfance fut rêveuse. Ma nourrice...

LE MARQUIS.

Ta nourrice ! Oh, passons... passons...

URBAIN.

Soit... soit ! Vers l'âge de sept ans, mon père, votre frère, m'emmena en Italie. L'Italie... vous le savez...

LE MARQUIS.

Ah ! non !... tu ne vas pas me décrire l'Italie.

URBAIN.

Vous y perdez... enfin... Lorsque j'eus quatorze ans...

Urbain tousse, se verse un verre d'eau et boit.

LE MARQUIS.

Il était assommant quand il ne disait rien; mais, depuis qu'il parle, il est mortel!

URBAIN.

Lorsque j'eus quatorze ans...

LE MARQUIS.

Oh! Grandis! je t'en prie, grandis!

URBAIN.

Soit! Mon adolescence fut celle d'une sensitive. A la fois naïf et bien élevé, craintif avec des coins de timidité charmants, sentimental dans ce que le sentiment a de plus troublant et de plus délicat...

LE MARQUIS.

Ah! flûte, tu m'embêtes. Je suis pressé. J'attends une visite. Au fait, au fait!...

URBAIN.

Soit. Sachez donc que, si j'entrais dans ces brefs détails, c'était pour vous préparer à entendre une nouvelle que vous ignorez, une nouvelle incroyable, inouïe. A la suite de la scène d'hier, mademoiselle Miquette Grandier a quitté Château-Thierry pour une destination inconnue!

LE MARQUIS.

Et c'est pour m'apprendre ça que tu remontais jusqu'à ta nourrice?

URBAIN.

Parfaitement! Pour que vous compreniez l'étendue de ma douleur.

LE MARQUIS.

Les grandes douleurs sont muettes. Donc, tais-toi.

URBAIN.

Me taire. Non, mon oncle. Car, je vous le dis en face : je n'oublierai jamais le passage à niveau !

LE MARQUIS.

Le passage à niveau ! Il est toqué ! Enfin, qu'est-ce que tu veux ?

URBAIN.

Je veux Miquette. Vous avez une énergie et des relations stupéfiantes. Il faut la retrouver. Courons, mon oncle, courons.

LE MARQUIS.

Tu m'embêtes ! Est ce que je sais où elle est, moi, cette demoiselle...

URBAIN.

Mais alors, qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce que je vais faire ?

LE MARQUIS.

Ce que tu vas faire : tu vas sortir d'ici, remonter dans ton auto, prendre la deuxième rue à droite et la troisième à gauche, enfiler l'avenue de la Grande-Armée et retourner à Château-Thierry, où tu m'attendras. Va.

URBAIN.

Eh bien oui ! Je retourne à Château-Thierry, mais de là, je vous préviens que je lancerai sur les traces de Miquette les plus fins limiers de cette sous-préfecture.

LE MARQUIS.

Ce garçon raisonne comme une pioche. (*Au moment où Urbain va sortir, le marquis l'arrête.*) Ah ! au fait, cher enfant, j'oubliais de te dire quelque chose.

URBAIN.

Quoi?

LE MARQUIS.

Tu te maries!

URBAIN, *laissant tomber tout ce qu'il porte.*

Hein! Quoi? Moi?

LE MARQUIS.

Tu épouses mademoiselle Mercadier!

URBAIN.

Jamais!

LE MARQUIS.

Tu l'adores!

URBAIN.

Non!

LE MARQUIS.

Elle a trois millions de dot.

URBAIN.

Je m'en fiche!

LE MARQUIS.

Tu as déjà acheté la bague. Un magnifique diamant.

URBAIN.

Je n'en veux pas!

LE MARQUIS.

Le dîner de fiançailles a lieu jeudi au château. Tu seras à sa droite.

URBAIN.

Je n'y serai pas!

LE MARQUIS.

Le vol-au-vent est commandé.

URBAIN.

Je n'en mangerai pas.

LE MARQUIS.

Assez! j'ai arrêté que tu ne ferais jamais qu'un mariage de mon choix et que ce mariage serait un mariage d'argent. Donc, tu feras ce que je veux. Tu mangeras le vol-au-vent, le dîner, la jeune fille et la dot.

URBAIN.

Mais...

LE MARQUIS.

Oui, parce que je suis un homme d'une volonté stupéfiante. Et maintenant fiche-moi le camp!

URBAIN, *anéanti.*

Adieu, mon oncle. Comment allez-vous?

Il sort.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, *seul, puis* MIQUETTE, *puis* MADAME GRANDIER.

LE MARQUIS, *seul.*

Voilà Urbain marié, établi, bientôt père de famille. C'est une grande joie pour moi et un grand souci de moins. Le tout est de vouloir. J'ai voulu séparer Miquette de mon neveu, ils sont séparés. J'ai voulu que Miquette quittât Château-Thierry et s'installât chez moi, elle y est installée. Je veux qu'elle soit folle de moi, elle le sera. Je veux être beau, séduisant, irrésistible, je le suis. Je veux... mais ça, c'est moins sûr.

MIQUETTE, *entrant.*

Bonjour, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Enfin, vous voilà, ma petite Miquette, je suis radieux de vous voir...

Il lui tend les deux mains.

MIQUETTE.

Et moi aussi, monsieur le marquis, je suis ravie.

LE MARQUIS.

Comme c'est gentil d'être là tous les deux. Comme c'est gentil !

MIQUETTE.

Ah ! oui, c'est gentil, et ça va l'être encore plus...

LE MARQUIS.

Vraiment !

MIQUETTE.

Maman vient nous retrouver.

LE MARQUIS, *défrisé.*

Ah !... bientôt ?

MIQUETTE.

Oui, bientôt. Elle est en bas, elle paye le cocher.

LE MARQUIS.

Oh ! sacrebleu !

MIQUETTE.

Vous n'avez pas l'air content !

LE MARQUIS.

Moi ! Mais, c'est-à-dire que je suis enivré, positivement enivré. Mais, qu'est-ce que vous lui avez dit à votre mère ?

MIQUETTE.

La vérité !

LE MARQUIS.

Hein !

MIQUETTE.

Mais oui... Qu'après la conduite de votre neveu, j'aurais mieux aimé mourir que de rester une heure de plus à Château-Thierry, que je vous avais rencontré juste au moment où je m'enfuyais à Paris, et que vous m'aviez offert l'hospitalité avec une bonté toute paternelle.

Elle va au devant de sa mère qui entre.

LE MARQUIS, à part.

Est-ce qu'elle est bête ou bien est-ce moi qui le suis ? Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est l'un ou l'autre !

MADAME GRANDIER, entrant, affolée.

Quelle catastrophe ! Ah ! monsieur le marquis !...

LE MARQUIS.

Madame Grandier... je vous salue !

MADAME GRANDIER, tombant sur une chaise.

Oui, quelle catastrophe !... Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que son pauvre père aurait dit, lui qui était garde général des forêts, fils d'un colonel de gendarmerie ! Ma belle-mère était née Pichon !

LE MARQUIS.

Pichon. Fichtre !

MADAME GRANDIER.

Et qu'est-ce qui serait arrivé si Miquette n'avait pas eu la chance de vous rencontrer hier au soir et si vous n'aviez pas été assez aimable pour nous inviter toutes les deux à passer quelques jours chez vous ?

LE MARQUIS.

Moi, je vous ai invitée !...

MIQUETTE, lui faisant des signes d'intelligence.

Mais oui.

LE MARQUIS.

Ah ! en effet, je vous ai invitée...

MADAME GRANDIER.

Et je vous en suis bien reconnaissante... monsieur le marquis. Mais, qu'est-ce qu'on va penser ? Je suis si convenable, ma fille est si convenable ! Toute ma famille est si convenable ..

MIQUETTE.

Mais, maman, M. le marquis aussi est très convenable. Dites le vous-même à maman, que vous êtes très convenable.

LE MARQUIS.

Mais certainement, certainement, madame Grandier, je suis très convenable.

MIQUETTE.

Et puis, tout le monde sait bien que M. le marquis est un homme respectable, âgé

LE MARQUIS.

Mais...

MIQUETTE.

Enfin, pas compromettant. Monsieur le marquis, dites-le vous-même à maman que vous n'êtes pas compromettant.

LE MARQUIS, à part.

C'est très désagréable.

MIQUETTE.

Je vous en prie.

Elle regarde le marquis qui cède aussitôt.

LE MARQUIS, *à madame Grandier.*

Avec plaisir. Eh bien, soit, madame Grandier, je ne suis pas compromettant. (*A part.*) C'est à se tordre...

MADAME GRANDIER.

Quel cataclysme, tout de même ! Ah ! tu auras beau dire, c'est dur pour le cœur d'une mère de prendre le chemin de fer pour courir après sa fille. Mon Dieu, qu'est-ce que nous allons devenir ?

MIQUETTE.

Ne t'inquiète donc pas, puisque je suis sûre de réussir ! Voyons, maman, tu ne seras pas fière quand je serai célèbre au théâtre ?... Et alors, ce qu'ils rageront les imbéciles qui font le joli-cœur au passage à niveau !

LE MARQUIS, *à part.*

C'est inouï ce que j'entends parler aujourd'hui de passage à niveau !

MADAME GRANDIER.

Qu'est-ce que tu veux ! Tout ça, moi, ça m'épouvante.

MIQUETTE.

Pense que j'arriverai peut-être à la Comédie-Française !...

MADAME GRANDIER.

Ah ! si c'était vrai !...

LE MARQUIS, *à part.*

C'est extraordinaire ce que la Comédie-Française rassure les familles.

MIQUETTE.

Pense que je serai peut-être décorée un jour et que papa n'a jamais pu l'être !... Tu verras. J'ai écrit ce

matin à M. Monchablon, tu sais, le grand impresario ? Je lui ai demandé de venir. Il me fera engager et, après, ça ira tout seul !...

MADAME GRANDIER.

Ah ! c'est égal... C'est bien terrible ! Et, tout ça parce que cette petite fille s'est amourachée de ce crétin de M. Urbain... (Se reprenant) Oh ! je vous demande pardon...

LE MARQUIS.

Allez donc, vous me faites plaisir.

MADAME GRANDIER.

J'aurais encore compris si ça avait été un homme comme vous, monsieur le marquis, un homme qui a des grandes manières et des belles façons

LE MARQUIS.

N'est-ce pas ? (A Miquette.) Ecoutez votre mère, mon enfant, écoutez votre mère.

MADAME GRANDIER.

Du reste, je ne comprends plus rien à rien. Moi, du moment qu'on me sort de mon existence convenable, je ne sais plus où j'en suis. Je suis bouleversée, anéantie.

MIQUETTE.

Maman, je t'en supplie, va te reposer une heure ou deux, tu en as besoin.

LE MARQUIS.

C'est ça ! Vous avez une petite figure toute chiffonnée. Madame Grandier, je vais vous installer. Pierre vous indiquera la chambre.

MADAME GRANDIER.

Ah ! monsieur le marquis, quel mal nous vous donnons !

LE MARQUIS.

Mais non. Vous verrez! Les chambres sont très convenables... la maison a été construite par un architecte très convenable et mon concierge a fait la campagne d'Italie.

MADAME GRANDIER, sur le point de sortir.

Ah! vous me faites du bien, monsieur le marquis, mais vous devez comprendre. Songez que la sœur de mon père a épousé le président du tribunal de Saint-Yrieix.

LE MARQUIS.

Ils n'ont pas eu d'enfants?

MADAME GRANDIER

Non.

LE MARQUIS.

Tant mieux!

MADAME GRANDIER, bas

D'ailleurs, il a mal tourné, le pauvre président, il a enlevé la bonne du vicaire.

LE MARQUIS.

Ah! ça, madame Grandier, ce n'est pas convenable.

MIQUETTE, sur le seuil

Allons, maman, va, va.

MADAME GRANDIER.

Non, quand je pense que ma belle-mère était née Pichon...

Elle sort.

LE MARQUIS, à part.

Je ne connais par les Pichon, mais c'est une famille insupportable.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, seul, puis MIQUETTE.

LE MARQUIS.

Eh bien, ma petite Miquette ?

MIQUETTE.

Eh bien, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls... tranquilles... personne ne viendra nous déranger... causons.

MIQUETTE, s'asseyant sur le canapé.

Très volontiers, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, s'asseyant près d'elle sur une chaise.

Vous vous attendiez, n'est-ce pas, à ce que nous causions, car enfin, il y a une chose certaine, c'est que nous avons à causer.

MIQUETTE.

Certainement.

LE MARQUIS, à part.

Ça va. (Haut.) Alors, ma petite, vous entrez au théâtre ?

MIQUETTE.

Oh ! oui... Et je compte bien sur vous, monsieur le marquis, pour me pousser, pour me lancer... Ah ! vous verrez quelle tragédienne je ferai !

LE MARQUIS.

Ah ! oui, la tragédie... c'est drôle ! Du reste, je suis enchanté de votre décision... Seulement, avez-vous

réfléchi que la vie d'une comédienne n'est pas celle d'une petite bourgeoise?... Elle doit être pleine de fantaisie, d'agréments, de plaisirs...

MIQUETTE.

Oh ! ça ne m'effraye pas, monsieur le marquis !

LE MARQUIS, à part.

Ça va, ça va. (Haut.) Eh bien, je me sens... comment vous dirai-je... très indiqué pour être l'organisateur de ces agréments... de ces plaisirs

MIQUETTE.

Ah ! monsieur le marquis, je suis confuse.

LE MARQUIS.

C'est tout naturel... Vous sentez bien que j'ai pour vous des sentiments de sympathie particulière...et quand je dis de sympathie, je veux dire des sentiments...

MIQUETTE.

D'amitié ?

LE MARQUIS.

Oui, d'amitié... et quand je dis d'amitié, je veux dire...

MIQUETTE.

D'affection ?

LE MARQUIS.

Oui, et quand je dis d'affection, je veux dire... enfin, vous m'entendez bien... vous savez ce que ne pas parler veut dire...

Il veut lui glisser un bras autour de la taille.

MIQUETTE, avec une surprise affectée.

Oh !

LE MARQUIS.

Quoi ?

MIQUETTE, se levant.

Qu'est-ce que c'est que ce terrible cavalier qui me regarde sous son casque ?

Elle désigne un portrait.

LE MARQUIS.

C'est notre souche, notre vieille souche. Hugues-Aldebert, premier du nom.

MIQUETTE.

Beaucoup d'allure... vous avez quelque chose de lui.

LE MARQUIS.

Ça, c'est gentil, mais...

MIQUETTE.

Et celui-là ?

LE MARQUIS.

Celui-là, c'est un de mes aïeux qui, par une charge héroïque, décida de la défaite de Malplaquet, mais...

MIQUETTE, s'évadant de nouveau et montrant un portrait d'enfant.

Et celui-là, le petit rouge ?

LE MARQUIS.

Ah ! celui-là...

MIQUETTE.

Comment s'appelle-t-il ?

LE MARQUIS.

Ne vous occupez pas de ça... et écoutez-moi.

MIQUETTE.

Si, ça m'intéresse... Qui est-ce ?

LE MARQUIS.

Quelle enfant! Laissez cela.

MIQUETTE.

Si, qui est-ce? qui est-ce?

LE MARQUIS.

Eh bien, c'est Chose... c'est Machin... Voyons, c'est...

MIQUETTE.

Vous ne savez pas?

LE MARQUIS.

Je ne sais pas! Vous allez voir si je ne sais pas...

Il sonne.

MIQUETTE.

Vous sonnez?

Pierre entre.

LE MARQUIS.

Rappelez-moi le nom du Nattier.

PIERRE, récitant.

Hugues-Aldebert-Christian-Roch, marquis de La Tour-Mirande, maréchal de France, membre de l'Académie française, mort à Fontenoy dans la vingt-troisième année de son âge.

LE MARQUIS.

C'est bien.

Pierre sort.

MIQUETTE.

Il est plus calé que vous, votre domestique.

LE MARQUIS.

Mon enfant, nous autres, nous sommes l'histoire, nous n'avons pas besoin de la savoir... Mais reprenons... Où en étais-je?

MIQUETTE, se rasseyant.

Vous me disiez que vous m'aimiez comme un père.

LE MARQUIS, s'asseyant sur le canapé à côté d'elle.

Mais je n'ai pas dit un mot de ça. Qu'est-ce que vous me faites dire là?

MIQUETTE, très innocente.

Ah! eh bien, alors, c'est que je ne n'ai pas compris...

LE MARQUIS.

C'est alors que je me suis mal expliqué... Je vais mieux m'expliquer. (Miquette se lève, cherche autour d'elle, aperçoit sa poupée et, brusquement, va la prendre.) Pourquoi allez-vous chercher votre poupée?

MIQUETTE.

Pour rien, pour m'amuser...

Elle place la poupée entre elle et le marquis.

LE MARQUIS

Ecoutez-moi, Miquette.

MIQUETTE

Très volontiers.

LE MARQUIS, indiquant par des jeux de physionomie que la présence de la poupée le gêne et l'agace.

Lorsque je suis allé vous voir hier dans votre petit bureau, c'était pour jouer la scène du père Duval. Eh bien, maintenant, le père Duval, ce coquin de père Duval, voudrait rester pour son compte.

MIQUETTE, se levant.

Oh!

LE MARQUIS.

Vous êtes choquée?

MIQUETTE.

Oh! moi... Je ne suis pas prude... Mais songez que Juliette est là... (s'adressant à sa poupée.) Hein ma pauvre Juliette, ce qu'il faut entendre, qu'est-ce que tu penses de ça?

LE MARQUIS.

Vous voyez bien, elle ne dit rien.

MIQUETTE.

Attendez. A ma place, qu'est-ce que tu répondrais au monsieur?

Elle tire une ficelle, la poupée dit : Papa.

LE MARQUIS, vexé.

Papa!

MIQUETTE.

Vous voyez, je ne le lui fais pas dire.

LE MARQUIS.

Ah! Elle m'embête, Juliette, elle m'embête...

Il s'éloigne, furieux.

MIQUETTE.

Oh! vous êtes fâché?

LE MARQUIS, sans se rapprocher.

Non.

MIQUETTE, gentiment.

Elle disait ça pour rire. Elle ne savait pas qu'elle s'adressait à un homme qui a fait tourner bien des têtes, et qui en fera peut-être tourner encore...

LE MARQUIS.

A la bonne heure. Mais, vous... (Il se rapproche d'elle.) Que diable! Juliette sait bien qu'une petite femme comme vous ne peut pas vivre sans amour...

MIQUETTE.

Oh ! l'amour... quelle horreur !

LE MARQUIS.

Mais pas du tout, mais vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. L'amour, à Paris, c'est le collier de perles, la voiture au mois, le joli petit hôtel, la villa à Trouville, l'ombrelle de Chantilly, tous les ravissants petits riens très chers. Eh bien, regardez-moi, mon enfant.

MIQUETTE.

Je vous regarde, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Je suis le joli petit hôtel, je suis la villa à Trouville, je suis la voiture au mois, je suis le collier de perles, je suis l'ombrelle de Chantilly, je suis le ravissant petit rien très cher.

MIQUETTE.

Tout ça ?

LE MARQUIS, la serrant de près.

Enfin, je suis fou de vous. Auprès de vous, je me sens tout autre, tout rajeuni... tout ragaillardi... Ce que je vous demande... ce que je vous demande...

Il lui a pris la main et essaye de lui prendre la taille.

MIQUETTE, se dégage en poussant un cri.

Oh !...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MIQUETTE, lui jette la poupée dans les bras.

Je me suis piquée.

LE MARQUIS.

Oh ! Zut !

A ce moment, le domestique entre, tenant un plateau à la

main et aperçoit le marquis interdit et qui tient Juliette dans ses bras.

PIERRE.

Monsieur, c'est...

LE MARQUIS, furieux.

Toi, je te flanque tes huit jours... Fiche-moi le camp.

Il lui jette la poupée et se promène de long en large avec colère.

MIQUETTE, gentiment câline.

Voyons, ne soyez pas fâché... Vous êtes très gentil, très bon pour moi... Mais vous allez un peu vite! Vous voyez déjà quelle place vous avez prise dans ma vie, en vingt-quatre heures! Seulement, de là à... il y a un pas, un grand pas... un faux pas...

LE MARQUIS.

Prenez mon bras... et appelez moi Aldebert!

MIQUETTE.

Oh! non. Je n'oserai jamais.

LE MARQUIS.

Osez... osez...

MIQUETTE.

Non! Le jour où je vous appellerai Aldebert, monsieur le marquis. Oh! ce jour-là, c'est que je serai décidée à... à... à prendre votre bras.

LE MARQUIS.

Ah! quand, quand m'appellerez-vous Aldebert?

MIQUETTE.

Est-ce qu'on sait... bientôt... dans six mois, par exemple.

LE MARQUIS.

Fichtre! Mais, dans six mois, j'aurai dix ans de plus.

MIQUETTE.

Tenez, pour vous faire prendre patience, je vais tout de suite vous donner... Oh! ma foi... presque une preuve d'amour...

LE MARQUIS.

Vraiment... dites... dites...

MIQUETTE, avec tendresse.

Eh bien, vous allez tout de suite chercher un hôtel, pas loin d'ici, l'hôtel Terminus, par exemple, et y retenir votre appartement...

LE MARQUIS.

Comment, mon appartement? J'en ai un ici où je suis très bien.

MIQUETTE.

Mais, puisque vous nous le prêtez à maman et à moi, il faut bien que vous alliez ailleurs.

LE MARQUIS.

Alors, vous me mettez à la porte.

MIQUETTE.

Eh bien, ce n'est pas gentil?

LE MARQUIS.

Non...

MIQUETTE.

Oh! comme vous êtes drôle!

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, PIERRE, MIQUETTE.

PIERRE.

Monsieur le marquis, il y a là une vieille Bretonne qui arrive de Château-Thierry et qui demande madame.

MIQUETTE.

Oh ! c'est Périne... Quel bonheur ! On va l'installer !

PIERRE.

Comment l'installer !

MIQUETTE.

Vous avez bien une chambre de domestique ici.

LE MARQUIS.

Il n'y a que celle de Pierre.

MIQUETTE.

Ça suffit... Périne s'en contentera.

PIERRE.

Eh bien, et moi?

MIQUETTE.

Vous, vous irez à l'hôtel.

PIERRE.

Oh ! à l'hôtel !

LE MARQUIS.

Vous n'y serez pas seul, monsieur.

PIERRE.

Et puis, il y a aussi un chien, un chien dégoutant qui salit tout.

MIQUETTE.

Ah ! c'est mon brave Médor... Vous avez une niche en bas...

LE MARQUIS.

Mais j'ai celle de mon colley.

MIQUETTE.

Eh bien, Médor la prendra et vous emmènerez votre collley au Terminus. Pauvre bête... Je vous en prie.

LE MARQUIS, dompté.

Avec plaisir ! (A Pierre.) C'est bien, va retenir les niches... enfin les chambres.

MIQUETTE.

Vous voyez, je fais comme chez moi. Je suis gentille, hein ? Je ne vous refuse rien.

LE MARQUIS, à part.

Ce que j'adore dans cette petite, c'est que j'en fais tout ce que je veux.

SCÈNE IX

Les Mêmes, PIERRE.

PIERRE, entrant.

Monsieur le marquis n'oublie pas que ce monsieur est toujours là.

LE MARQUIS.

Quel monsieur ?

PIERRE.

Mais celui dont j'ai apporté la carte.

LE MARQUIS.

Quand cela?

PIERRE.

Tout à l'heure. Mais, monsieur le marquis était très occupé... Il promenait l'enfant... la poupée.

MIQUETTE, qui a trouvé la carte.

Ah! C'est M. Monchablon. Faites entrer, vite!

Pierre sort

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MIQUETTE.

C'est l'impresario dont je vous ai parlé pour mon engagement... Le voilà... Soyez aimable.

SCÈNE X

LES MÊMES, MONCHABLON, puis MADAME GRANDIER.

MONCHABLON.

J'entre par le fond. Ah! c'est vous, mademoiselle.

MIQUETTE.

Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre... On ne m'avait pas dit...

MONCHABLON.

Ne vous excusez pas... J'ai profité de ce court laps pour étudier un rôle que je dois créer à Soissons... Don Juan...

LE MARQUIS.

Don Juan... bigre!...

MONCHABLON.

C'est mon emploi.

MIQUETTE.

Permettez-moi de vous présenter. M. Monchablon... M. de La Tour-Mirande... le marquis de La Tour-Mirande.

MONCHABLON, saluant, au marquis.

Marquis... Ah! c'est mon emploi. Mes compliments...

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

MONCHABLON, bas.

Elle est charmante.

LE MARQUIS, à part.

Ah! il n'y a pas à dire... C'est agréable.

MIQUETTE.

Comme je vous l'ai écrit, monsieur, j'ai pris depuis hier une résolution considérable.

LE MARQUIS.

Considérable.

MONCHABLON.

En effet, le décor a changé. (Regardant les portraits de famille.) Très joli, ces natures mortes.

MIQUETTE.

Je me suis décidée à entrer au théâtre, et, comme vous m'avez offert fort aimablement vos conseils, j'ai pensé...

LE MARQUIS.

Nous avons pensé...

MONCHABLON.

Vous avez eu raison. Ma haute situation me dési-

gne naturellement aux jeunes étoiles désireuses d'ouvrir leurs ailes pour voguer sur l'océan de l'art.

LE MARQUIS, à part.

Il s'exprime bougrement bien.

MONCHABLON.

Bon physique de théâtre, de la ligne, bel appartement, un ami décoratif, bref, du talent. Quel est votre genre?

MIQUETTE.

La tragédie, monsieur, le drame.

MONCHABLON.

Vous avez joué déjà?

MIQUETTE.

Oui... à la pension.

MONCHABLON.

Quel rôle?

MIQUETTE.

Le vieil Horace. Et si vous voyez quelque chose pour moi...

MONCHABLON.

Peut-être... j'organise en ce moment une tournée, un petit spectacle de famille composé de *la Dame de chez Maxim's* et d'une pièce inédite. J'ai une dame de chez Maxim's parfaite... un peu triste, mais parfaite... Mais, dans la pièce inédite, le rôle de la baronne est libre.

LE MARQUIS.

Ah! la baronne est libre?

MONCHABLON.

Et si vous pouviez faire l'affaire...

MIQUETTE.

Oh ! je pourrai... je pourrai...

LE MARQUIS.

Nous pourrons... nous pourrons... De qui est la pièce ?

MONCHABLON.

De moi... de moi seul... Cette fois Corneille n'en est pas...

LE MARQUIS.

Tant mieux.

MONCHABLON.

Il a son mérite. Ma pièce est un drame de salon. J'ai mis là toute mon expérience de la vie et de la haute société.

LE MARQUIS.

Et ça s'appelle ?

MONCHABLON, avec une intonation infiniment montmartroise.

Dans le Monde.

LE MARQUIS.

Hein ?

MONCHABLON.

Dans le Monde.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce qui s'y passe ?

MONCHABLON.

Voici... Trois personnages : le mari, la femme et l'amant.

LE MARQUIS.

Sujet original.

MONCHABLON.

Il fallait y penser... Le baron, c'est le mari...

homme du plus grand monde. Du linge, doubles manchettes à boutons de corail, membre des grands cercles... enfin, il fait partie du Touring-Club.

LE MARQUIS.

Bigre!

MONCHABLON.

La baronne — c'est le rôle de femme — est une personne très collet monté, femme difficile. Elle se donne, évidemment... mais pas au premier venu. Il faut lui être présenté. Enfin, le chevalier, — c'est l'amant : gentilhomme breton, chatouilleux sur le point d'honneur. Au lever du rideau, il vient chez sa maîtresse pour lui emprunter trois mille francs.

MIQUETTE.

Oh! que c'est beau!

MONCHABLON.

Il faut vous dire que, quelques jours plus tôt, le baron, rentrant d'une chasse à l'alouette, a surpris le chevalier dans le lit de la baronne sa femme. Depuis ce jour, il a des doutes... Voilà le point de départ et après ça va, ça va, ça va.

LE MARQUIS

C'est d'un vécu...

MIQUETTE.

C'est admirable.

MONCHABLON.

Admirable, le mot est gros, mais enfin il est juste. Seulement tu comprends, ma petite, qu'avant de te confier un rôle pareil, il faut que je t'entende.

LE MARQUIS

Il la tutoie!...

MIQUETTE.

Il m'a tutoyée... Quel bonheur !

MONCHABLON.

Sais-tu quelque chose ?

LE MARQUIS.

Savons-nous quelque chose ?

MIQUETTE.

Je sais *le Cid*.

LE MARQUIS.

Nous savons *le Cid*.

MONCHABLON.

Eh bien, je t'écoute.

MIQUETTE, *bas, au marquis.*

La réplique ?

LE MARQUIS, *à Monchablon.*

Donnez la réplique.

MONCHABLON, *l'air vexé.*

La réplique ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vous demande pardon si j'ai été indiscret.

MONCHABLON.

Du tout, du tout. Seulement, c'est impossible. Quand je joue, je me livre si complètement, je rends tellement que je ne peux pas écouter... Je n'écoute jamais les gens avec qui je joue, c'est ma force. Du reste, quelle scène vas-tu me dire ?

MIQUETTE.

Celle de Chimène et de sa bonne.

MONCHABLON, *au marquis.*

Eh bien, vous ferez la bonne.

LE MARQUIS, *piqué.*

La bonne... Ah! non, je ne veux pas faire la bonne. Je veux bien jouer Chimène, mais pas la bonne.

MONCHABLON.

Ça, c'est d'un artiste!

MIQUETTE.

Je vous en prie...

LE MARQUIS, *mâté par le regard de Miquette.*

Avec plaisir.

MONCHABLON.

Tu as la brochure?

MIQUETTE.

Dans mon petit sac.

MONCHABLON.

Allons, mes petits enfants... la mise en état...

Il renverse le canapé et deux fauteuils.

MIQUETTE, *au marquis, lui montrant la page.*

Là... là.

MONCHABLON.

Commencez. . (*Le marquis aperçoit le désordre ; il est sur le point de se fâcher. Un regard de Miquette le calme.*) Mais non, pas par là... Vous entrez par le mur... c'est un mur... Faites le tour.

MIQUETTE, *prenant une pose tragique et poussant le marquis.*

Marchez... marchez...

LE MARQUIS, *lisant d'une haleine.*

« Reposez-vous, madame. Et vous l'aimez encore... Chimène, c'est peu de dire aimer... »

MIQUETTE, *l'interrompant.*

C'est à moi. Taisez-vous, c'est à moi!

Elle déclame sur un ton à la fois enfantin et pompeux.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore!
Ma passion s'oppose à mon ressentiment.
Dedans mon ennemi, je trouve... mon amant!

LE MARQUIS, *soufflant.*

Et je sens...

MIQUETTE.

Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue, dans mon cœur, combat encor mon père.
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible et tantôt triomphant.
Et, dans ce dur combat de colère et de flamme
Il déchire mon cœur sans partager mon âme!

Monchablon, le front dans ses mains, reste muet.

MIQUETTE, *tremblante.*

Voilà.

LE MARQUIS.

Voilà!

Monchablon relève la tête, se verse un verre d'eau, se lève et relève lentement les meubles renversés, puis vient à Miquette et lui pose la main sur le front.

MONCHABLON.

Très curieux... tout à fait curieux, très remarquable, gros avenir.

MIQUETTE, *folle de joie.*

Vous trouvez?

MONCHABLON.

Seulement, ma petite, tu es une comique.

MIQUETTE, fondant en larmes.

Une comique... une comique!...

Elle se réfugie dans les bras du marquis.

MONCHABLON.

Hein? Qu'est-ce qu'elle a?... Qu'est-ce que vous lui avez donc dit?

MIQUETTE.

Une comique!...

MONCHABLON.

Pourquoi pleures-tu, petite dinde?

MIQUETTE.

Une comique... si vous croyez que c'est gai!...

LE MARQUIS.

Pauvre petite... Voyons, êtes-vous bien sûr?

MONCHABLON.

Mais, mon cher ami, il n'y a pas de doute possible... on ne se trompe pas sur ces choses-là... Ainsi, vous, vous êtes un tragique.

LE MARQUIS.

Hein?

MONCHABLON.

Mon petit, tu jouerais Théramène comme personne.

LE MARQUIS.

Théramène?

MONCHABLON.

Oui, ce que nous appelons l'emploi des ganaches tragiques.

LE MARQUIS.

Ah! mais c'est très désagréable!

MONCHABLON, revenant à Miquette.

Allons, c'est fini, ce déluge?... Tu as du talent, beaucoup de talent. Moi aussi, d'ailleurs. Et la preuve, c'est que je t'engage.

MIQUETTE.

Quel bonheur!

MONCHABLON.

Je résilie ma dame de chez Maxim's. Elle est décidément trop triste. Et je te donne le rôle. Avez-vous un guéridon Louis XVI avec de quoi — z'écrire?

LE MARQUIS.

J'ai mon bureau.

MONCHABLON.

Ça suffira. Je rédige ton engagement, petite! (Il s'assied au bureau.) Un pont d'or: dix francs par jour.

MIQUETTE, sautant de joie.

Un pont d'or! Je suis folle.

LE MARQUIS.

Eh bien, vous êtes contente, au moins?

MIQUETTE.

Oh! oui, un engagement. Comprenez-vous? On parlera de moi. Et peut-être, un jour, on vendra mon portrait en cartes postales!

LE MARQUIS.

Dans le bureau de tabac de Château-Thierry.

MIQUETTE.

Et votre neveu l'achètera, et il ragera et il sera obligé de se dire: voilà l'admirable artiste à qui j'ai préféré une demoiselle Mercadier!

LE MARQUIS.

Alors, pas de regrets?

MIQUETTE.

Oh! non, je ne suis plus une sentimentale maintenant, je suis une comique.

MONCHABLON, se levant.

Là, voilà le traité. Signe ici et ici. Tu répètes ce soir à huit heures pour le quart.

MADAME GRANDIER, qui vient d'entrer.

Comment, tu répètes! Au Théâtre-Français?

MONCHABLON.

Fi, madame. Votre progéniture fait partie de la tournée Monchablon.

MADAME GRANDIER, épouvantée.

Une tournée! Courir les routes comme des bohémiens!

MONCHABLON.

Tu emmènes donc ta mère, petite?

MADAME GRANDIER.

Si elle m'emmène!

MIQUETTE.

C'est compris dans l'engagement.

MONCHABLON.

Jamais de la vie.

MADAME GRANDIER.

Vous voulez me séparer de mon enfant?

MONCHABLON.

Tout ce que je peux faire, c'est de vous autoriser à la suivre à vos frais.

MADAME GRANDIER.

Mais, je n'ai pas les moyens!

LE MARQUIS.

Je vous en prie. madame Grandier, je suis là.

MADAME GRANDIER.

Monsieur le marquis, nous ne mangeons pas de ce pain-là...

LE MARQUIS.

Ces femmes sont d'une fierté insupportable!

MONCHABLON.

Alors, quoi?

MIQUETTE.

Alors, je ne sais plus. Je ne peux pas partir

MONCHABLON.

Ah! trop tard, mon petit, tu as signé.

MADAME GRANDIER.

C'est épouvantable.

LE MARQUIS.

C'est très embêtant.

Tous s'asseoient. Madame Grandier furieuse, Miquette accablée et pleurant. Un grand temps. Puis Monchablon se lève, examine madame Grandier, tourne autour d'elle.

MONCHABLON.

Attendez, j'entrevois un moyen à l'horizon.

MIQUETTE.

Lequel?

MONCHABLON.

Attendez donc. Marchez un peu. (Il fait signe à madame Grandier de se lever et de marcher. Elle obéit, stupéfaite et terrifiée.) Excellent physique de théâtre, de la

ligne, une fille ravissante. Bref, du talent. (Il marche sur madame Grandier.) Tu as du talent !

MADAME GRANDIER.

Du talent, moi ?

MIQUETTE.

Du talent, toi !

LE MARQUIS.

Elle a du talent !

MONCHABLON

Et je t'engage !

MADAME GRANDIER.

Moi, monter sur les planches, quelle horreur !

MONCHABLON.

Alors, lâchez votre fille.

MADAME GRANDIER.

Jamais !

MONCHABLON.

Alors, acceptez, sacrebleu !

MIQUETTE.

Ah ! maman, ce serait si gentil, nous deux. On serait toujours ensemble !

MADAME GRANDIER.

Malheureuse enfant ! Tu forcerais ta mère à se mettre des couleurs sur la figure, des cheveux jaunes, à dire des choses inconvenantes devant le monde, moi, dont le mari était garde général.

MONCHABLON, se posant.

Peuh ! Moi, madame, je joue l'empereur !

LE MARQUIS.

Et moi, je vous le dis, s'il était là, votre mari, avec

ses connaissances agricoles et son expérience des forêts, il vous dirait : ma bonne amie, accepte.

MIQUETTE.

Accepte, je t'en supplie.

MONCHABLON.

Songe que tu seras épatante dans le rôle de la duchesse.

LE MARQUIS.

Une duchesse ! Vous n'avez plus le droit de refuser.

MONCHABLON.

Allons, il faut se décider. C'est oui ou c'est non ?

MIQUETTE.

Ce sera oui.

LE MARQUIS.

C'est oui, je le veux.

MADAME GRANDIER, affolée.

Je ne sais plus, moi... j'ai la tête perdue.

On l'entraîne vers le bureau où Monchablon rédige l'engagement.

MONCHABLON.

Parfait. Voilà l'engagement : un pont d'argent, cinq francs par jour. Signez là et là. Mon enfant, tu répètes ce soir.

MADAME GRANDIER.

Ce soir?

MONCHABLON.

Et nous partons mardi.

LE MARQUIS.

Nous partons mardi.

MIQUETTE.

Comment? Vous aussi?

LE MARQUIS.

Pensez-vous que je vais manquer vos débuts? Du reste, j'ai affaire par là. Où allez-vous?

MONCHABLON.

A Beauvais, d'abord, j'y suis adoré!

LE MARQUIS.

Bravo. Mon médecin m'a toujours recommandé le climat de Beauvais.

MONCHABLON.

Je vais vous envoyer vos rôles. (A madame Grandier.) Tu sauras vite le tien, il n'a que cinq lignes.

MADAME GRANDIER.

Seulement!

MONCHABLON.

Ça, c'est d'une artiste. Je sors par le fond.

Il remonte et sort avec majesté

MIQUETTE.

Et, maintenant, pas un instant à perdre. Vite, monsieur le marquis, vous allez accompagner maman aux contributions indirectes. Il faut que vous obteniez pour elle un congé de six mois.

MADAME GRANDIER.

C'est vrai! mon bureau de tabac.

LE MARQUIS.

Moi, chez un fonctionnaire de leur République. Jamais!

MIQUETTE.

Vous en prie...

LE MARQUIS, après un violent effort.

Avec plaisir.

MADAME GRANDIER.

Es-tu heureuse, au moins?

MIQUETTE.

Oh! ma petite mère.

MADAME GRANDIER.

Alors, je ne regrette rien. Je me résigne à devenir une grande actrice, à être acclamée par le public! Venez, monsieur le marquis, venez, vous allez me montrer où l'on achète du blanc, du rouge et des pattes de lièvres. Pauvres bêtes! Ce sera bien dur, mais j'offrirai mes rôles au Seigneur! Car savez-vous où j'irai en sortant d'ici?

LE MARQUIS.

Où ça?

MADAME GRANDIER.

Me confesser.

LE MARQUIS.

Moi aussi, nom de Dieu!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Le salon de Miquette. — Intérieur élégant et joli, mais sans luxe. Des fleurs, des coussins, des dentelles, quelques bibebots choisis. Un grand portrait de Miquette au mur. Sur une console, dans des cadres, la photographie de madame Grandier et celle de Monchablon. Une porte au premier plan à gauche. Deux au second plan à droite et à gauche. A droite, au premier plan, la fenêtre. A côté, un petit secrétaire. De quoi écrire. Canapé à droite. Guéridon à gauche entre deux bergères. Sur le guéridon, un téléphone mobile.

SCÈNE PREMIÈRE

PÉRINE, TOTO, PONETTE, LILI

PÉRINE, **les faisant entrer.**

Par ici.

TOTO.

Vous annoncerez à madame Grandier mademoiselle Toto.

LILI.

Mademoiselle Lili.

PONETTE.

Et mademoiselle Ponette.

TOTO.

Ses camarades du théâtre de la Comédie-Moderne.

PÉRINE, à part, ronchonnant.

Quel malheur ! (Haut.) Madame n'est point encore rentrée.

PONETTE

Et Miquette ?

PÉRINE.

Elle est à sa répétition. (Le téléphone sonne.) Voilà encore cette satanée mécanique. Ah! ce Paris ! Je vous demande un peu si c'est des inventions de chrétien. (Elle prend les récepteurs et fait le signe de la croix.) Voilà ! Lô ! Lô ! Oui, c'est chez mademoiselle Grandier. Qu'est-ce qui parle ? Ah ! c'est du ministère.

TOTO, sifflant.

Oh !

Les trois petites femmes se lèv.

PONETTE.

Oui. Miquette doit y jouer.

LILI.

A la soirée du roi de Norvège.

TOTO.

Ah ! oui ! le nouveau.

PÉRINE, au téléphone.

Lô ! Lô ! Voilà ! Mademoiselle m'a dit de dire... Attendez, je l'ai par écrit. Voilà... qu'elle jouera une scène du *Malade imaginaire*. Quoi ? le ministre demande de qui c'est ? Oh ! on ne m'a pas dit. On lui fera savoir.

Les petites actrices pouffent. Périne sort emportant le téléphone.

PONETTE.

Hein ! cette Miquette ! Quelle carrière, croyez-vous?

TOTO.

Elle en a une veine, et un succès. En trois mois, la voilà l'étoile de la Comédie-Moderne

LILI.

La grande vedette, les gros appointements.

TOTO.

Je te crois, elle gagne six mille francs par mois.

PONETTE.

Et le vieux La Tour-Mirande, quel rôle joue-t-il, là-dedans?

TOTO.

Aucun, mes enfants, on n'accepte pas un sou de lui dans la maison.

TOUTES

Non?

TOTO.

Mais, en échange, on ne lui accorde rien non plus.

LILI.

Vrai?

TOTO.

Comme je te le dis. Miquette est sage, Miquette n'a pas d'amant, Miquette est un phénomène.

PONETTE.

Oh ! ce pauvre marquis.

TOTO.

Mais il est très heureux comme ça. Voyez-vous, mes enfants, il y a autant d'espèces d'amour que

d'espèces de poire. Eh bien, le marquis c'est la poire platonique.

PONETTE.

Oui, mais, avec tout ça, elle nous fait poser, la mère Grandier.

TOTO.

Vous savez son surnom ? La Duse des pannes .. (Toutes rient.) Mais, puisqu'elle ne revient pas, on se trotte, on lui enverra un mot. (On sonne.) Chut ! la voilà !

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME GRANDIER.

Madame Grandier entre complètement transformée. Cheveux ondulés et oxygénés. Chapeau très osé. Robe ineffable. Le ton, la voix et l'allure de la plus élégante des Parisiennes.

MADAME GRANDIER, ôtant son manteau au fond

Bonjour, mes choutes ! Excusez-moi. J'arrive de chez Ritz... c'était d'un mousseux... Comment allez vous ? Qu'est-ce que vous dites de ma robe ?

TOTO.

Exquise.

MADAME GRANDIER.

Très aérien, n'est-ce pas ? C'est un petit cinq et quart à six moins vingt. Vous allez prendre une tasse de thé ?

TOTO.

Oh ! non, ma chère, il est tard. Nous venions seulement en passant vous inviter à dîner pour demain. Vous retrouverez des amis.

PONETTE.

Le petit La Huchette !

TOTO.

Et le gros Morin !

LILI.

Vos flirts.

MADAME GRANDIER, riant.

Sont-elles méchantes !

Elle les reconduit en papotant jusqu'au fond. Elles sortent. Madame Grandier redescend.

SCÈNE III

MADAME GRANDIER, PÉRINE, puis MIQUETTE.

PÉRINE.

Voilà un bouquet pour Miquette.

MADAME GRANDIER.

Bien. Posez ça là, miss ! Avez-vous fait descendre le chien ?

PÉRINE.

Pas encore. (Elle ouvre la porte et appelle.) Médor ! Médor !

MADAME GRANDIER.

Je vous ai déjà défendu de lui donner ce nom affreux ! Il s'appelle maintenant Darling.

PÉRINE, d'un ton grognon.

Bien. Ici, Darlingue !

Elle referme la porte et redescend.

MADAME GRANDIER.

Le marquis n'est pas encore venu ?

PÉRINE.

Non.

MADAME GRANDIER.

C'est curieux. Il est en retard, aujourd'hui.

PÉRINE.

Il a peut-être pris une journée de congé.

On entend au dehors la porte qui se ferme, puis la voix de Miquette.

MIQUETTE, entrant en coup de vent.

Bonjour, maman !

MADAME GRANDIER.

Bonjour, ma chérie ! Te voilà déjà ?

MIQUETTE.

Oui, on a fini tôt. Bonsoir, vieille Périne !

PÉRINE.

Ah ! ce que ça fait du bien de s'entendre appeler par son nom.

MADAME GRANDIER.

Dis donc, ça a bien marché aujourd'hui, la répétition ?

MIQUETTE.

Oui, mon vieux Monchablon est très content : il m'a trouvée épatante.

MADAME GRANDIER.

Ce vieux fou...

MIQUETTE.

Oh ! maman, depuis qu'il est régisseur chez nous,

je m'aperçois que ce vieux fou, c'est un vieux sage. Et puis, il m'aime bien.

MADAME GRANDIER.

Oh! il peut. Est-ce que tu as été essayer?

MIQUETTE.

Mais non, tu ne penses plus qu'à ça. Tiens, Périne, emporte tout ça.

Elle lui donne son rôle, son petit sac, ses gants, et s'assied de côté sur le canapé.

PÉRINE.

V'là les lettres.

MIQUETTE, *regardant les lettres.*

Ah! ce courrier... le directeur de Bruxelles... Zut, je n'irai pas... je n'ai pas le temps. Tiens, pour toi. (*Lisant l'en tête.*) Maison Franck Lourtier et Cie, banquiers?

MADAME GRANDIER, *gênée.*

Ah! oui, c'est le coulissier qui est actionnaire du théâtre. Il est très gentil, très artiste.

MIQUETTE.

Qu'est-ce qu'il veut?

MADAME GRANDIER.

Donne, donne... c'est pour un petit placement.

MIQUETTE.

Ça, c'est bien, maman, tu fais des économies... J'avais peur du contraire... c'est vrai, quelquefois je m'inquiète... Tu dépenses tant d'argent...

MADAME GRANDIER.

Ne te tourmente pas, maman! Au fait, j'oubliais de te dire: tu ne sais pas qui j'ai rencontré tout à l'heure? Mongrébin!...

MIQUETTE.

Pas possible!

MADAME GRANDIER.

Il m'a donné des nouvelles de Château-Thierry Et sais-tu ce qu'il m'a appris ? Le contrat de mariage du comte Urbain se signe demain.

MIQUETTE, *très froidement et prenant une autre lettre*

Tiens, voilà une facture

MADAME GRANDIER

C'est la fleuriste. J'ai répondu à ce vieil imbécile que nous nous en moquions pas mal, que nous n'avions pas revu le comte Urbain depuis que nous avons quitté Château-Thierry, que nous n'avions même plus entendu parler de lui et que tu t'en souciais comme de ça...

MIQUETTE

Tu as bien fait.

MADAME GRANDIER.

C'est étonnant tout de même que le marquis ne nous en ait rien dit. Sans doute, il a eu peur...

MIQUETTE.

De quoi?... Qu'est-ce que ça peut faire?... (*Elle jette deux lettres nerveusement.*) Flûte! Flûte!... Oh! ce que ces gens sont embêtants avec leur réclame. (*Elle prend la dernière enveloppe. Sa figure s'adoucit et sa voix change.*) Ah! une lettre de mon ami...

MADAME GRANDIER.

L'inconnu?

MIQUETTE.

Un homme qui vous aime n'est jamais un inconnu.

MADAME GRANDIER.

En tout cas, c'est un type, ce bonhomme qui n'a jamais montré le bout de son nez et qui t'adresse régulièrement chaque semaine une lettre et un bouquet Voilà la lettre et voilà le bouquet.

Elle montre le bouquet que Périne vient d'apporter.

MIQUETTE.

Tiens, je ne l'avais pas vu.

MADAME GRANDIER

Comment s'appelle-t-il donc?

MIQUETTE.

Pierre-Marie-Augustin Brion.

MADAME GRANDIER.

On dirait un nom de vétérinaire!

MIQUETTE, vivement.

Ah! ne te moque pas de lui, n'est-ce pas. C'est le seul homme que j'aie senti simple et sincère.

Elle lit la lettre, la relit puis la glisse dans son corsage.

MADAME GRANDIER, qui est remontée à la fenêtre.

Ah! voilà le marquis!

MIQUETTE.

Je vous laisse ensemble.

MADAME GRANDIER.

Pourquoi?

MIQUETTE.

Eh bien... je crois qu'il a quelque chose à te dire. Oh... Rien! Rien! A tout à l'heure.

MADAME GRANDIER

Tiens!

Miquette se sauve.

SCÈNE IV

MADAME GRANDIER, LE MARQUIS.

Louis introduit le marquis qui est surchargé de cartons et de petits paquets et qui entre d'un air sombre, le chapeau sur les yeux.

MADAME GRANDIER.

Enfin, vous voilà, marquis, vous êtes en retard.

LE MARQUIS.

Oui.

MADAME GRANDIER, étonnée.

Vous avez fait toutes mes courses

LE MARQUIS.

Oui.

MADAME GRANDIER.

Mais qu'est-ce que vous avez ? D'où arrivez-vous donc ?

LE MARQUIS

D'où j'arrive ? J'arrive d'un déjeuner mensuel que j'ai fondé : celui des anciens amants de la baronne de Vaucresson. Nous étions trois, tous les autres sont à la campagne.

MADAME GRANDIER.

Ah ! ah !

LE MARQUIS.

Ne riez pas. J'ai retrouvé là un premier jeune homme et un deuxième jeune homme. Le premier jeune homme s'appelle le gros Morin, et le second jeune homme s'appelle le petit La Huchette.

MADAME GRANDIER, *minaudant.*

Ah! ils sont si gentils!

LE MARQUIS.

Oui, oui. Vos flirts! Et, comme j'en étais chargé par Miquette, je leur ai fait des observations à votre sujet.

MADAME GRANDIER.

Vous avez fait ça? Oh! mais qu'est-ce que ces messieurs ont dû penser de vous et de moi? Ils ont dû croire que vous étiez jaloux... que...

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, madame, mon premier mot a été celui-ci : j'aime madame Grandier comme ma mère.

MADAME GRANDIER, *indignée.*

Oh!

LE MARQUIS.

Aussi, j'ai le droit de vous dire : madame Grandier, vous n'êtes plus du tout convenable, vous êtes une très honnête femme, soit, mais vous vous tenez comme une petite follette. Vous minaudez, vous coquetez, vous envoyez votre photographie dans tous les sens avec des dédicaces languissantes. Vous écrivez onze lettres par jour, ma parole, vous me rappelez madame de Sévigné.

MADAME GRANDIER, *très digne.*

Ah! soyez poli!

LE MARQUIS.

Et ça n'est pas d'hier. A peine étions-nous partis en tournée que ça a commencé. Vous faisiez la mignonne avec tous les chefs de gare!

MADAME GRANDIER.

J'aime les chefs de gare, c'est une carrière si poétique !

LE MARQUIS.

A Carcassonne, vous acceptâtes de dîner avec un ancien capitaine d'habillement, et c'est moi qui ai dû aller vous dégager. Ce galantin m'a traité de muguet flétri. Je lui ai envoyé deux témoins, il leur a placé du vin, du vin imbuvable. Est-ce que vous trouvez ça rigolo ?

MADAME GRANDIER.

Oh ! marquis, vous êtes sans pitié. Vous dites des choses.. et je suis là, moi, seule, sans défense. Avez-vous jamais vu une faible femme battue par la tempête ?

LE MARQUIS.

Non, madame, car je n'admets pas qu'on batte une femme, même avec une tempête.

MADAME GRANDIER.

Ah ! vous m'avez fait beaucoup de peine, beaucoup !

LE MARQUIS.

Allons, allons... vous serez sage, c'est promis ?

MADAME GRANDIER, pleurnichant.

Oui, oui.

LE MARQUIS.

Alors, essuyez vos petites larmes, raffermissez vos petits principes et faites-moi une petite risette. Là, là, c'est fini.

MADAME GRANDIER, faisant des mines et finissant par sourire.

Oui, c'est fini !

LE MARQUIS.

Et, pour vous consoler tout à fait, regardez si j'ai trotté pour vous.

MADAME GRANDIER

Ah ! merci ! Vous avez bien dit, n'est-ce pas, de m'envoyer les notes ?

LE MARQUIS.

Il est donc dit que l'on n'acceptera jamais rien de moi dans cette maison ?

MADAME GRANDIER.

Oh ! marquis, vous savez nos conventions. C'est dit. Voyons les paquets. Je vous ai donné une petite liste ce matin : nous avons d'abord trois petites boîtes...

Il remonte prendre les paquets qu'il a apportés et, pendant qu'il les apporte à madame Grandier, Lahirel entre.

SCÈNE V

LES MÊMES, LAHIREL.

Louis introduit Lahirel.

LAHIREL.

Je ne vous dérange pas, chère madame ?

MADAME GRANDIER.

Pas du tout. Bonjour, Lahirel !

LAHIREL.

Bonjour, mon vieux !

LE MARQUIS, *furieux.*

Bonjour, bonjour.

Le marquis, encombré de paquets, veut lui donner la main et n'y arrive pas.

MADAME GRANDIER.

Donnez, marquis, donnez donc. Vous permettez. Je vais vérifier si vous n'avez rien oublié.

LAHIREL.

Ah! c'est toi qui?...

LE MARQUIS.

Moi, pas du tout... pas du tout.

LAHIREL.

Qu'est-ce que tu deviens? On ne te voit plus au cercle.

LE MARQUIS.

Depuis quelque temps j'ai été pris... Grosses affaires... préoccupations politiques... La cause!

LAHIREL.

Ah!

MADAME GRANDIER, *vérifiant un échantillon.*

Oh! marquis, je vous avais demandé de réassortir ce galon. Voilà la sixième fois que vous y allez. Ce n'est pas encore ça, c'est décourageant!

Lahirel pouffe.

LE MARQUIS.

On y repassera. (*A part.*) C'est très désagréable. (*A Lahirel.*) Je te disais donc que l'heure est grave... Monseigneur vient de m'écrire.

MADAME GRANDIER.

Ah! les petits cheveux sont très bien, très bien... Marquis, mes compliments pour les petits cheveux...

LAHIREL.

Mes compliments pour les petits cheveux.

LE MARQUIS, *furieux.*

Oh! oh!

MADAME GRANDIER

Et la houpette, la petite houpette à poudre? Où est-elle?

LE MARQUIS.

Je l'ai oubliée.

MADAME GRANDIER.

Vous avez oublié la houpette!

LAHIREL.

Tu as oublié la houpette!

LE MARQUIS.

J'ai oublié la houpette!

MADAME GRANDIER.

Oh! c'était ce qu'il y avait de plus pressé! Oh! vraiment! Vous êtes bien gentil, mon ami, mais vrai, vous n'avez aucune tête.

LAHIREL.

Aucune.

MADAME GRANDIER.

N'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Mais...

LAHIREL.

C'est depuis sa rougeole. Ce pauvre garçon.

MADAME GRANDIER.

Quand avez-vous eu la rougeole?

LE MARQUIS.

A six ans!

MADAME GRANDIER.

Allons, je vais moi-même m'occuper des galons et de la houpette .. parce que sans ça... Vous m'excusez, Lahirel?

LAHIREL.

Comment donc.

MADAME GRANDIER, sèchement.

Au revoir, marquis!

Elle sort.

SCÈNE VI

LAHIREL, LE MARQUIS

LAHIREL.

Eh bien, mon vieux...

LE MARQUIS.

Quoi?

LAHIREL.

Eh bien, mon vieux, je vois qu'on a raison de te blaguer au cercle.

LE MARQUIS.

Au cercle, qu'est-ce qu'on dit au cercle?

LAHIREL.

Eh bien, on dit que tu t'imagines faire la cour à Miquette, et que tu te bornes à faire les courses de la mère...

LE MARQUIS.

Qui est-ce qui a dit ça?

LAHIREL.

Tous les camarades. Avoue toi-même que c'est ridicule de perdre sa.. sa sixième jeunesse auprès d'une femme dont on n'est pas l'amant !

LE MARQUIS.

Alors, les camarades croient que je ne suis pas l'amant de Miquette? Eh bien, les camarades sont des imbéciles.

LAHIREL.

Mais je suis de leur avis.

LE MARQUIS.

Eh bien, toi aussi tu es un imbécile!

LAHIREL.

Hein! dis donc!

LE MARQUIS.

Alors, tu penses que je suis bon à mettre au garage, que je n'ai plus assez de branche, de chic et d'allure pour affoler une femme... que je ne peux plus être aimé, que je ne peux plus être trompé? Tu crois ça? tu crois ça?

LAHIREL.

Dame!

LE MARQUIS.

Tu crois que je suis, comme toi, un débris croulant?

LAHIREL.

Hein?

LE MARQUIS.

Une ruine lézardée... un pâle souvenir?

LAHIREL.

Ah! mais... Ah! mais!...

LE MARQUIS.

Et puis tiens, puisque tu veux absolument connaître ma pensée intime, tu es trop gros, tu me dégoûtes !

LAHIREL.

Aldebert !...

LE MARQUIS.

Va-t'en ! va-t'en ! ou je finirais par te dire des choses désagréables.

LAHIREL.

Je m'en vais, mais pas s'en t'avoir répondu par un mot à l'emporte-pièce... Tu n'es pas gentil !

Il sort furieux.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, seul, puis MIQUETTE.

LE MARQUIS, seul.

Grossier personnage !

MIQUETTE.

Qu'est-ce que c'est qu'il y a ?

LE MARQUIS.

C'est cette brute de Lahirel que je viens de flanquer à la porte.

MIQUETTE.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

Parce qu'il vous a gravement insultée.

MIQUETTE

Moi? Qu'est-ce qu'il a dit?

LE MARQUIS.

Il s'est permis de dire que vous n'étiez pas ma maîtresse!

MIQUETTE.

Eh bien, c'est vrai!

LE MARQUIS.

Oui, c'est vrai, mais ce n'est que plus mal élevé d'oser me le dire... Aussi, je l'ai traité... Je suis furieux, furieux...

MIQUETTE.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Eh bien, parce que, jusqu'à présent, je me disais : tout Paris croit que... enfin que Miquette m'appelle Aldebert!... Eh bien, pas du tout... je me trompais... je suis furieux.

MIQUETTE.

Que vous êtes méchant. Vous savez bien que j'ai pour vous beaucoup d'amitié, beaucoup.

LE MARQUIS.

Oui, c'est bien ce qui m'embête! Je suis ridicule. Si vous me laissiez au moins un petit espoir.

MIQUETTE.

Mais je vous en laisse un, mon ami, aussi petit que vous voudrez.

LE MARQUIS.

Vrai?

MIQUETTE.

Mais oui, seulement, il faut que vous fassiez des excuses à Lahirel.

LE MARQUIS.

Jamais!

MIQUETTE.

Je vous en prie...

LE MARQUIS.

Avec plaisir.

MIQUETTE.

Ah! Et puis, j'ai à vous parler d'autre chose.

LE MARQUIS.

Quoi?

MIQUETTE.

Vous ne serez pas ici demain, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Mais si.

MIQUETTE.

Non! Demain, il faut que vous soyez à Château-Thierry.

LE MARQUIS.

Ah!

MIQUETTE.

Il le faut.

LE MARQUIS

Vous savez donc?

MIQUETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Comment?

MIQUETTE.

Par Mongrébin, qui nous a annoncé ce qui se passait là-bas demain.

LE MARQUIS.

Mais je n'ai pas besoin d'assister à cette cérémonie. J'ai télégraphié ce matin à mon neveu qu'on se passe de moi au contrat, que j'étais retenu ici par des rhumatismes très urgents.

MIQUETTE.

Elle est jolie, votre excuse.

LE MARQUIS.

C'est une excuse... Enfin, mon parti est pris, je n'irai pas.

MIQUETTE.

Si!

LE MARQUIS.

Non!

MIQUETTE.

Si!

LE MARQUIS.

Pourquoi?

MIQUETTE.

Parce que je le veux.

LE MARQUIS.

Mais...

MIQUETTE.

Je vous en prie.

LE MARQUIS.

Avec plaisir.

MIQUETTE.

Merci. Et, maintenant, allez chez Lahirel.

LE MARQUIS.

J'y vais... (Il prend son chapeau et remonte.) Ah! Mi-

quette, si je rencontrais un sage, savez-vous ce qu'il me dirait, ce sage ?

MIQUETTE.

Non !

LE MARQUIS.

Il me dirait : renonce à cette petite, vieil imbécile ! Mais alors, moi, je lui flanquerais une paire de calottes, à ce sage, et il ne dirait plus rien du tout. Au revoir.

MIQUETTE.

Au revoir. (Il sort. Miquette va au meuble où sont les lettres de Brion, les tire du tiroir, puis s'approche du bouquet et le respire longtemps.) Toi, tu es un brave bouquet... ce n'est pas toi qui courrais après la fille d'un raffineur. . Tu ne ferais pas ça, toi .. Tu es un brave bouquet !...

Elle embrasse les fleurs.

SCÈNE VIII

MIQUETTE, URBAIN.

URBAIN, entre très troublé, mais s'efforcant de se donner l'air crâne. Miquette, l'apercevant, reste bouleversée et muette.

C'est moi... Madame .. enfin... c'est moi... voilà... (Miquette ne répond pas. Un temps. Urbain se raffermit.) Je viens, madame, pour accomplir auprès de vous une mission dont j'ai été chargé... par moi-même et que j'ai acceptée... enfin, une mission...

MIQUETTE.

Je vous écoute, monsieur.

URBAIN.

Voilà... je viens, madame, vous réclamer mon oncle.

MIQUETTE.

Ah çà ! c'est donc une manie, dans votre famille, de réclamer les gens qu'on ne vous a pas pris !

URBAIN.

Enfin, il faut que M. le marquis de La Tour-Mirande renonce à la vie qu'il mène ici, qu'il quitte Paris et qu'il revienne à Château-Thierry. Il y va de mon avenir.

MIQUETTE

Ah !

URBAIN.

Oui, j'ai reçu une dépêche de mon oncle, m'avertissant qu'il n'assisterait pas au contrat, et qu'il était retenu ici par des rhumatismes urgents... La famille de ma fiancée, qui est très intelligente...

MIQUETTE.

Votre fiancée ?

URBAIN.

Non, sa famille... a très bien compris que les rhumatismes urgents, c'était vous.

MIQUETTE.

Vous êtes trop aimable.

URBAIN.

Alors, M. Mercadier a déclaré ne pouvoir donner sa fille au neveu d'un oncle qui mène une existence .. une existence... surtout lorsque ce neveu est l'unique héritier de cet oncle. Bref, mon mariage ne pourra avoir lieu que le jour où cet état de choses

aura cessé. Voilà pourquoi, madame, je viens vous demander de me rendre mon oncle. Mon bonheur en dépend, et c'est pour cela, vous le comprenez, n'est-ce pas... que je suis ému, très ému.

MIQUETTE.

Monsieur, je n'ai pas à rendre à votre oncle une liberté que je ne lui ai pas prise. M. le marquis de La Tour-Mirande n'est pour moi qu'un ami.. Vous ne me croirez pas, sans doute.

URBAIN.

Si.

MIQUETTE.

Si facilement ?

URBAIN.

Oui.

MIQUETTE.

Pourquoi ?

URBAIN.

Parce que vous me le dites.

MIQUETTE

Ah !.. Mais je veux ajouter que M. le marquis a été pour moi si bon, si dévoué, que je ne puis penser à cette affection sans reconnaissance. Et c'est pour cela, vous le comprenez, n'est-ce pas ?... que, moi aussi, je suis émue, très émue...

URBAIN.

Ah !

MIQUETTE.

Vous ne trouverez en moi, vous le voyez, aucun obstacle à vos projets. Au contraire.

URBAIN.

Je vous remercie, madame, et je suis heureux de

voir que vous avez accueilli ma visite avec un calme qui, d'ailleurs, n'a d'égal que le mien.

MIQUETTE.

Et moi, je suis ravie de constater que le passé, qui nous a réunis un instant, n'a laissé aucune trace.

URBAIN.

Aucune, aucune...

MIQUETTE.

Aucune, aucune... Pour ma part, j'ai tout oublié.

URBAIN.

Moi aussi, j'ai tout oublié.

MIQUETTE.

J'ai oublié nos rencontres, Château-Thierry..

URBAIN.

J'ai oublié les dix paquets de tabac que je venais chercher tous les jours.

MIQUETTE.

J'ai oublié la carte postale...

URBAIN.

J'ai oublié le bouquet de marguerites...

MIQUETTE.

Vous le voyez, j'ai tout oublié !...

URBAIN.

Moi ausi, j'ai tout oublié... D'ailleurs, c'est bien naturel... Je suis heureux, ou plutôt je vais l'être... Dans quelques jours, je conduirai mademoiselle Mercadier à la mairie, puis à l'église : on nous bénira, on nous unira, et nous serons mariés... Il n'en faut pas plus.

MIQUETTE, *très énervée.*

Et moi, je suis plus heureuse encore, car je n'ai plus à attendre mon bonheur. Je le possède depuis longtemps déjà.

URBAIN.

Ah ! oui, en effet, je sais que vous avez eu de grands succès au théâtre.

MIQUETTE.

Oh ! ce n'est pas cela que je veux dire.

URBAIN.

Ah?

MIQUETTE.

Je veux parler d'un bonheur plus intime, du seul bonheur qui compte.

URBAIN.

Comment !... Mais vous m'avez dit tout à l'heure que mon oncle n'était pour vous qu'un ami..

MIQUETTE.

Il ne s'agit pas de votre oncle.

URBAIN.

Quoi, vous aimez quelqu'un?

MIQUETTE

J'en ai le droit, je pense.

URBAIN.

Quelqu'un qui vous aime?

MIQUETTE.

Follement !

URBAIN.

Oh !... Et il est? ..

MIQUETTE.

Mon amant? Oui... et voilà son bouquet, et voilà ses lettres .. Et ce n'est pas un fourbe comme vous, un menteur comme vous.!

URBAIN, *avec défi.*

Allons donc!... Vous dites cela pour m'éprouver... mais je vous défie bien de me dire son nom.

MIQUETTE.

Ah! c'est comme ça!... Eh bien, il s'appelle... il s'appelle Pierre-Marie-Augustin Brion.

URBAIN.

Hein?

MIQUETTE.

Et je suis sa maîtresse, entendez-vous?... sa maîtresse... sa maîtresse!...

URBAIN.

Ce n'est pas vrai.

MIQUETTE.

Pourquoi?

URBAIN.

Parce que Pierre Marie-Augustin Brion, c'est moi!... (*Miquette le regarde avec effarement.*) C'est moi!

MIQUETTE, *très émue, après un silence.*

Alors, cette lettre. Qu'est-ce qu'il y a dedans?

URBAIN.

Il y a : « Mademoiselle, je vous aime. » (*Il tire un papier raturé de sa poche.*) Voilà le brouillon.

MIQUETTE.

C'était vous!... Mais alors, ce mariage?

URBAIN.

Que voulez-vous?... Je suis timide... je laisse aller

les évènements... J'espérais toujours qu'il surviendrait un incident heureux, que je me casserais la jambe... que mon beau-père serait arrêté.. que ma fiancée tomberait malade... J'attendais, et puis rien n'est arrivé... Je n'ai pas eu de chance...

MIQUETTE.

En effet!...

URBAIN.

Mais, quand, hier, M. Mercadier m'a annoncé qu'il reculait le mariage, je lui ai dit : « Oh ! merci ! merci !... » Et je suis parti, et je suis accouru soi-disant pour réclamer mon oncle ; mais, au fond, pour vous revoir, pour vous dire que je vous aime toujours.

MIQUETTE.

Et moi, je vous ai toujours aimé! Si je me suis sauvée, c'est parce que je vous croyais fiancé. C'était pour vous faire souffrir. C'était une preuve d'amour!

URBAIN.

Et moi, si j'ai accepté ce mariage, c'était pour me venger de vous. C'était aussi une preuve d'amour.

MIQUETTE.

Les preuves d'amour, ça consiste toujours à embêter les gens qu'on aime.

URBAIN.

Ah! Miquette, allons-nous être heureux! Nous nous marierons... et nous aurons des enfants.

MIQUETTE.

Oh! oui, tout le temps!

Elle se jette dans ses bras

URBAIN.

Seulement, il y a ma fiancée...

MIQUETTE.

Et mon théâtre...

URBAIN.

Et mon oncle...

SCÈNE IX

LES MÊMES, PÉRINE.

PÉRINE, entrant.

Mademoiselle, c'est M. Monchablon.

MIQUETTE.

A cette heure-ci ?

PÉRINE.

Il dit que c'est pressé, très important.

MIQUETTE.

Alors, faites entrer.

URBAIN.

Il faut que je m'en aille ?

MIQUETTE.

Un instant... Tenez, entrez dans le petit salon... Vous causerez avec Brion... Vous vous connaissez ?

URBAIN.

Oh ! oui, je l'aime beaucoup.

MIQUETTE.

Et moi donc !

Elle lui donne sa main à baiser. Urbain sort par la gauche.

SCÈNE X

MONCHABLON, MIQUETTE.

MONCHABLON.

Bonjour, mon chou !

MIQUETTE.

Bonjour. Ah ! je suis contente de vous voir. Je suis contente que vous soyez venu !

MONCHABLON.

Oui, j'arrive impromptu, sans préparations, mais il le faut bien, j'ai une chose très sérieuse à te dire.

MIQUETTE.

Et moi donc ! Tout ce que vous pourrez me dire, c'est rien du tout à côté de ce que, moi, j'ai à vous apprendre.

MONCHABLON.

C'est à savoir.

MIQUETTE.

Flûte ! Ecoutez-moi donc ! Ecoutez-moi, mon bon vieux... Vous l'aimez votre petite Miquette ?

MONCHABLON.

Si je t'aime. Tu es mon orgueil, tu vois que ce n'est pas rien.

MIQUETTE.

Ah! sûr ! Eh bien, voilà Il faut que vous sachiez ! Il vient de me tomber sur la tête...

MONCHABLON

Une tuile ?

MIQUETTE.

Non, un pot de fleurs. Oh! ça ne m'a pas fait mal! Enfin, il m'arrive un grand bonheur, un bonheur si grand, si grand, qu'il me semble que je suis trop petite pour lui... Et alors, j'ai tant de plaisir de pouvoir vous le dire tout de suite, à vous, pendant que c'est tout neuf. Comme ça c'est gentil, nous ne serons encore que trois à le savoir : vous, moi et lui.

MONCHABLON.

Catastrophe! Tu es amoureuse!

MIQUETTE.

Comment l'avez-vous deviné?

MONCHABLON.

Quand une femme appelle un homme : lui, c'est cuit.

MIQUETTE.

Eh bien, oui, c'est vrai : j'aime! Vous entendez, vous comprenez. Autrefois, vous me reprochiez de ne pas bien savoir le dire, ce mot-là... Eh bien, maintenant, écoutez comme je le dis bien : j'aime, j'aime, j'aime.

MONCHABLON.

Tu le dis trop bien, petite malheureuse! Tu aimes, toi, comme une femme qui n'a rien à faire... Tu aimes! A ton âge... Folie! Retiens ceci. Une actrice ne doit pas avoir de cœur avant quarante ans. Sans ça, elle est fichue.

MIQUETTE.

Ah! ce que ça m'est égal!

MONCHABLON.

Mais, heureusement, Monchablon est là, et il ne te laissera pas te fourrer dans cette aventure.

MIQUETTE.

Rassurez-vous. Ce n'est pas une aventure.

MONCHABLON.

Quoi, alors ?

MIQUETTE.

Un mariage ! un vrai ! un beau !

MONCHABLON.

Un mariage ! Avoir ton talent et accepter cette panne-là... Ah ! non ! Ça, c'est le bouquet ! Ainsi, voilà une femme qui peut mener la vie normale, la vie régulière, et qui pense à se marier, ça, c'est la fin de tout. Est-ce que nous sommes faits pour ça, nous autres ! Les mariages de théâtre ! Ah ! pitié ! Regarde Molière... et moi.

MIQUETTE.

Mais je le quitterai, votre théâtre !

MONCHABLON, bouleversé.

Qu'est-ce que tu dis ? Quitter le théâtre ? Tu sacrifierais ton avenir, tes succès, ta carrière, tout ?

MIQUETTE.

Tout, tout, tout ! C'est mon cadeau !

MONCHABLON.

Et tu gâcherais ta vie.

MIQUETTE.

De tout mon cœur.

MONCHABLON.

Et tu gâcherais la sienne !

MIQUETTE.

Quoi ?

MONCHABLON, avec une émotion croissant.

Ecoute, mon petit... écoute-moi bien. Ce n'est plus le vieil acteur qui te parle, le pauvre vieil acteur sans talent.

MIQUETTE.

Oh !

MONCHABLON.

Non, je n'ai pas de talent, ou plutôt j'en ai trop... ça revient au même, le public confond... Je vais te parler comme un homme qui t'aime bien, je vais te parler simplement, si je peux... oui, enfin, simplement. Eh bien, faut pas faire ça, ma petite, faut pas faire ça. D'abord, à cause de toi.

MIQUETTE.

Oh ! moi, ça ne compte pas !

MONCHABLON.

Eh bien, à cause de lui, surtout à cause de lui !

MIQUETTE.

De lui ?

MONCHABLON.

Tu auras beau lâcher le théâtre, vois-tu, ton mari restera un mari d'actrice. Les uns lui tourneront le dos, les autres le blagueront. On fera des mots : ce n'est pas lui qui te donnera son nom, c'est toi qui lui donneras le tien. Au bout de huit jours, tout Paris, qui a la manie des surnoms, l'appellera M. Miquette !

MIQUETTE.

M. Miquette... Oh ! ça ! je ne veux pas ! je ne veux pas !

MONCHABLON.

Et je ne te parle pas des vilaines petites histoires qu'on racontera à propos du marquis !

MIQUETTE.

Oh ! c'est abominable !

MONCHABLON.

On n'empêche pas l'oiseau de chanter !

MIQUETTE.

Tant pis !

MONCHABLON.

Non ! Non ! pas tant pis ! Non, mon chou, tu es une petite nature bien trop fière et bien trop jolie pour consentir à apporter en dot à ton mari les calomnies du public et les dettes de ta mère.

MIQUETTE.

Hein ?

MONCHABLON.

Oui, les dettes de ta mère. Le mot est lâché... Et puis, d'ailleurs, c'était de cela que je venais te parler.

MIQUETTE.

Qu'est-ce que vous dites ? Les dettes de maman ?

MONCHABLON.

Toi, tu ne sais rien, mais on ne parle que de cela au théâtre. Elle s'est laissée bêtement embobiner par Franck Lourtier, le coulissier, tu sais, l'amant de la petite Ponette. Un garçon très parisien, très spirituel, et d'ailleurs très honorable en dehors de ses affaires. Il a engagé ta mère, qui ne se rend compte de rien, sur des valeurs de grands chemins, et, à la liquidation, qui a lieu jeudi, elle se trouvera devoir plus de quarante mille francs.

MIQUETTE, *épouvantée.*

Qui vous a dit cela, qui, qui ?

MONCHABLON.

Le comptable de Loutier, qui sort du Conservatoire, comme beaucoup de comptables d'ailleurs Était-il mauvais dans *Tartufe*, l'animal! Et je sais par lui que vous n'obtiendrez aucun délai.

MIQUETTE.

Mais alors, je deviens folle, moi, qu'est-ce qu'il faut faire ?

MONCHABLON.

Je te connais... Tu n'iras pas demander de l'argent à ton jeune homme, n'est-ce pas ?

MIQUETTE.

Oh ! non, pas ça, pas ça, tout plutôt que ça !

MONCHABLON.

Alors, tu vois bien que ce n'est pas le moment de quitter le théâtre. Crois-moi, ma fille, il faut creuser un fossé, bousculer ta vie, ne plus regarder en arrière... la coupure franche, comme on dit chez nous.

MIQUETTE.

Oui... oui... C'est vrai... C'est vrai... M. Miquette. Oh ! non jamais !

MONCHABLON, il la prend dans ses bras.

Ne pleure pas, je t'en prie, ne pleure pas. Dire que c'est moi qui te fais cette peine... A toi, mon œuvre, ma chère petite œuvre, ma plus belle création... la seule... Pleure pas .. faut pas pleurer à la ville... Tout ça passera !... tout passe .. Je sais bien : quand on est malheureux, on s'imagine qu'on a des chagrins tout neufs que personne n'a jamais eus, et que la vie les a faits exprès pour vous. C'est pas vrai. Les chagrins, vois-tu, c'est toujours des repri-

ses... Allons, tu m'as compris, tu me pardonnes ? Embrasse-moi, alors.

MIQUETTE.

Merci, mon vieux.

Elle lui serre la main et lui fait signe de sortir. Montchablon sort.

SCÈNE XI

MIQUETTE, puis PÉRINE.

MIQUETTE, reste un instant accablée, puis, faisant un grand effort, elle va vers la porte du salon où est Urbain. A mi-chemin elle s'arrête, sans force. Puis elle vient au petit bureau et se met à écrire. Elle sonne. Périne entre.

Périne, quelle heure est-il ?

PÉRINE.

Cinq heures et demie.

MIQUETTE, d'une voix haletante.

Bien !... Ecoute... Attends, voici une lettre, tu vas envoyer Louise à la gare de l'Est, sur le quai, elle guettera M. Urbain, qui partira pour Château-Thierry à six heures et demie, et elle la lui remettra, au moment du départ du train... (Elle donne la lettre.) Pas avant... tu as bien compris ?

PÉRINE.

Mais il est là, M. Urbain, dans le petit salon...

MIQUETTE.

Fais ce que je te dis.

PÉRINE.

Bien.

Périne sort. Miquette se lève, passe la main sur son front, se force à sourire et va ouvrir la porte de droite.

MIQUETTE.

Eh bien, venez...

URBAIN, entrant.

Il est parti, ce monsieur ?... Qu'est-ce qu'il voulait ?

MIQUETTE.

Oh ! rien !...

URBAIN.

Oh ! ma petite Miquette !... (Il lui tend les deux mains. Elle recule un peu.) Je vous aime encore plus que tout à l'heure... Savez-vous ce que j'ai fait, en vous attendant ?... Je me suis regardé dans la glace, et, quand j'ai pensé que c'était cette tête-là qui vous plaisait... ce garçon-là .. Eh bien .. vous allez peut-être penser que c'est bête... je me suis trouvé très beau...

MIQUETTE.

Non, ce n'est pas bête ! .. Ecoutez...

URBAIN.

Et puis, je me suis déjà occupé de nos affaires... J'ai écrit à mademoiselle Mercadier...

MIQUETTE.

Comment ?

URBAIN.

Dame, il faut bien la prévenir, la malheureuse .. Et c'est très difficile d'annoncer à sa fiancée qu'on se marie... surtout quand ce n'est pas avec elle.

MIQUETTE.

Et qu'est-ce que vous lui avez dit ?

URBAIN.

Quelque chose de très adroit... que vous étiez délicieuse... que je vous adorais .. que, si elle vous voyait, elle vous aimerait aussi... et je lui ai envoyé l'assurance de mes sentiments les plus distingués. C'est bien, n'est-ce pas ?

MIQUETTE.

Non, non, mon ami !... Ce n'est pas bien... Il ne faut pas écrire. Il faut aller vous-même à Château-Thierry.

URBAIN.

Pour rompre ?

MIQUETTE.

Oui, pour rompre... A moins que quelque chose, en route, ne vous fasse changer d'idée. (Urbain proteste.) Est-ce qu'on sait jamais ?... Vous prendrez le train de six heures et demie.

URBAIN.

Déjà !... Vous me renvoyez ?... Vous ne m'aimez plus ?... (Miquette le regarde.) Si !... Vous m'aimez encore !... Allons, j'obéis... Je vais prendre le train. Dans une heure, je verrai le passage à niveau, je dirai bonjour au garde-barrière... Il est toujours là avec son petit cornet... Pin, pin, pin !...

MIQUETTE.

Oui, oui..

URBAIN.

Le train passe comme autrefois, à la même heure,... ch, ch, ch !...

MIQUETTE, *douloureusement.*

Le train est passé... Allons, partez, partez...

URBAIN, *remontant.*

Oui, je pars ; seulement, quand je serai au coin de la rue là-bas, faites-moi un joli sourire, que je voie que vous êtes contente !...

MIQUETTE

Je vous le promets.

URBAIN.

Alors, à demain !

MIQUETTE.

Oui, à demain.

Urbain sort. Miquette va à la fenêtre. Elle sourit, d'un pauvre sourire tout triste. Elle envoie un baiser de la main, puis elle fond en larmes.

PÉRINE, *entrant.*

Miquette, c'est M. le marquis qui revient. Il demande si tu es encore là ?

MIQUETTE.

Oh ! non... (*se ravisant.*) Ah ! si... si, qu'il vienne.

SCÈNE XIII

LE MARQUIS, MIQUETTE.

LE MARQUIS.

C'est encore moi, je suis passé au cercle pour faire des excuses à Lahirel... Il n'y était pas, je lui ai laissé ma carte. C'est gentil, hein ? Dites que je suis gentil.

MIQUETTE, *évitant de le regarder.*

Très gentil, asseyez-vous. (*Un long silence.*) Vous allez bien?

LE MARQUIS, *étonné.*

Très bien.

MIQUETTE.

Cela ne vous a pas dérangé, au moins, de venir?

LE MARQUIS.

Me déranger! Vous savez bien que ce qui me dérange, c'est de ne pas venir.

MIQUETTE, *gênée.*

Vraiment?... Et quel temps fait-il?

LE MARQUIS.

Mais... très beau.

MIQUETTE.

Ah! j'avais cru qu'il pleuvait...

LE MARQUIS.

Mais non .. Il ne pleut pas.

MIQUETTE, *se décidant brusquement.*

Tant mieux... Aldebert ..

LE MARQUIS.

Quoi! Quoi! Qu'est-ce que vous avez dit?

MIQUETTE.

J'ai dit: tant mieux, Aldebert.

LE MARQUIS, *stupéfait et ravi.*

Ce n'est pas possible... vous oubliez... vous oubliez qu'Aldebert, ça veut dire... ça veut dire .. enfin... ça veut dire... Aldebert!

MIQUETTE.

Non, mon ami, je n'ai pas oub

LE MARQUIS.

Vrai ?... Mais alors... Oh ! que je suis heureux ! Je suis trop heureux ! Vous m'avez appelé Aldebert ! si gentiment, si simplement, comme ça, tout de suite, au bout de six mois. Ah ! oui, je suis content ! Que je suis content ! Je vais pouvoir vous aimer, vous adorer, vous couvrir de perles, d'automobiles et de petits hôtels... Vous m'avez appelé Aldebert ! Je suis fier, je suis heureux... Et vous aussi, ma petite Miquette, vous aussi ?

Il lui prend les deux mains et l'attire près de lui.

MIQUETTE, détournant les yeux.

Oui...

LE MARQUIS, avec force.

Oui ?

MIQUETTE, faiblement.

Oui...

Elle se contracte, éclate en sanglots et tombe sur son épaule.

LE MARQUIS.

Miquette !

Il se détache brusquement d'elle.

LE MARQUIS.

Allons ! ça n'est pas très joli, ce que j'allais faire-là ! (Miquette le regarde avec étonnement.) Miquette, je vous demande pardon.

MIQUETTE.

Pardon ?

LE MARQUIS.

Je vous demande pardon d'être une vieille bête...

MIQUETTE, gentiment.

Oh ! non ! pas vieille !

LE MARQUIS.

Oui... enfin une fichue bête... Six mois! J'ai été six mois avant de comprendre comment je vous aimais... Seulement voilà, je me croyais un monsieur chic, un joyeux viveur, un ancien préfet de l'Empire, enfin un vieux farceur... Et ce n'était pas vrai .. je m'en aperçois en rougissant, je suis un brave homme — ne le dites pas. — Et c'est vous qui me forcez à l'avouer. Vous en faites de belles! Sacrée petite femme, va...

MIQUETTE, très émue.

Mon ami...

LE MARQUIS

Dire que je ne comprends ça que depuis tout à l'heure, depuis que j'ai vu dans vos yeux...

MIQUETTE.

Ce que je pensais?

LE MARQUIS.

Non, ce que je pensais, moi.

MIQUETTE.

Eh bien, moi, j'ai su tout de suite comment je vous aimais. Ainsi, quand vous étiez simplement bon avec moi, je me disais: qu'il est gentil! Et puis, quand vous me faisiez la cour, j'étais gênée et je pensais: qu'il est embêtant! Voilà, je suis plus maligne que vous...

LE MARQUIS.

Ne vous vantez pas, ma petite. Dans les cœurs de vingt ans, ce n'est pas difficile de voir clair. Tandis que, dans les cœurs de mon âge, il y a toujours quelque chose d'un peu trouble. On ne s'y reconnaît pas

toujours. Il faut une petite lumière... celle que j'ai trouvée tout à l'heure au fond de ces yeux-là.

MIQUETTE.

Embrassez-moi...

LE MARQUIS.

De tout mon cœur!

Il l'embrasse.

LE MARQUIS.

Et maintenant?

MIQUETTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Ça n'est pourtant pas pour nous apercevoir de tout cela que vous m'avez reçu?

MIQUETTE.

Hélas non!

LE MARQUIS.

Alors, pourquoi?

MIQUETTE.

C'était pour des choses que je voulais vous dire... Mais maintenant je... je ne sais plus... je ne peux plus...

LE MARQUIS.

J'exige, moi, que vous me les disiez. Voyons, vous ne serez pas assez méchante pour me cacher vos peines. C'est un ennui?

MIQUETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Pour une femme, pour toutes les femmes, depuis

qu'il y a des hommes, il n'y a que deux sortes d'ennuis : les ennuis d'argent... Ce n'est pas ça ?

MIQUETTE, bas.

Si.

LE MARQUIS.

Ce n'est que ça ! Ouf ! Votre couturière ?

MIQUETTE.

Non... j'ai été entraînée... figurez-vous, j'ai joué à la Bourse... J'ai perdu. Je dois quarante mille francs à M. Lourtier. C'est abominable

LE MARQUIS

C'est délicieux ! Et vous avez joliment bien fait, puisque ça vous amusait. Ça vous a amusée ?

MIQUETTE.

Oh ! pas beaucoup.

LE MARQUIS.

Mais alors, pourquoi ?

MIQUETTE.

Il vaut mieux vous le dire... Ce n'est pas moi, mon ami... c'est maman. Oh ! dans une bonne intention.

LE MARQUIS.

Votre mère ! Ça ne m'étonne pas ! Elle est charmante, cette femme-là, dépensière, frivole, coquette. Elle a toutes les qualités qui vous manquent

MIQUETTE.

Oh ! maintenant, elle sera raisonnable !

LE MARQUIS.

Tant pis !

MIQUETTE.

Alors, vous voudrez bien, vous serez assez bon pour nous prêter...

LE MARQUIS.

Allons, je vous en prie, ne vous occupez plus de ça.

MIQUETTE.

Ah ! mon ami, que je vous suis reconnaissante !

LE MARQUIS

Nous sommes contente ?

MIQUETTE.

Oui...

LE MARQUIS.

Tout à fait ?

MIQUETTE, hésitante.

Tout à fait.

LE MARQUIS.

Miquette, il y a autre chose.

MIQUETTE.

Mais non. Quelle idée !

LE MARQUIS.

Il y a autre chose.

MIQUETTE.

Peut-être.

LE MARQUIS

Vous voyez bien.

MIQUETTE

Oui, mais ça ne regarde que moi.

LE MARQUIS.

Ah ! Alors ne dites rien, ce n'est pas la peine, je devine.

MIQUETTE.

Vous devinez ?

LE MARQUIS.

Pardi, une peine de cœur, une peine d'amour. (Miquette ne répond rien.) C'est évident, parbleu. Ça crève les yeux. Une peine d'amour. Et d'ailleurs, c'est très naturel. Vous êtes jeune, vous, c'est de votre âge. J'aurais dû m'y attendre. C'est très naturel.

MIQUETTE.

Vous avez l'air fâché.

LE MARQUIS, rageant.

Moi, pourquoi aurais-je l'air fâché? Qu'est-ce que vous voulez bien que ça me fasse?

MIQUETTE.

Si, si! Je vous assure!

LE MARQUIS.

Eh bien, oui, vous avez raison, je suis furieux. Ça m'exaspère que vous aimiez quelqu'un.... Quelqu'un que je ne connais pas.

MIQUETTE.

Eh bien, vous le connaissez!

LE MARQUIS.

Ah! Eh bien, c'est agréable. Alors, ça, c'est complet! Ah! je le connais? Eh bien, il ne manquait plus que ça!

MIQUETTE.

Mais, vous disiez tout à l'heure...

LE MARQUIS.

Je disais... Est-ce que je sais ce que je disais... Enfin, ce qui m'exaspère, c'est que vous aimiez quelqu'un que je n'ai pas choisi. J'aurais voulu vous le donner moi-même, le chercher pendant quelque temps... enfin, pendant une vingtaine d'années.

MIQUETTE.

Mon ami...

LE MARQUIS.

Et ce quelqu'un vous aime?

MIQUETTE.

Oui, mais ne craignez rien. Je lui ai dit adieu. Je ne le reverrai jamais... jamais.

LE MARQUIS, *furieux.*

Et vous croyez que je permettrai ça? Et pourquoi ne le reverriez-vous pas?

MIQUETTE.

Parce que je ne peux pas l'épouser. Si vous saviez son nom, vous seriez de mon avis.

LE MARQUIS.

Qui est-ce enfin?

MIQUETTE, *prenant brusquement son parti.*

C'est votre neveu.

LE MARQUIS.

Urbain! Ah! nom d'un chien!

MIQUETTE.

Vous voyez bien.

LE MARQUIS.

Ah! nom d'un chien, que je suis conten

MIQUETTE.

Comment!

LE MARQUIS.

Parbleu! Cet imbécile, c'est un peu de moi-même, c'est mon nom, c'est mon beau château, enfin c'est presque moi que vous épousez. C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux. Ah! que je suis content!

MIQUETTE.

Ah ! vous êtes toujours content, vous ; c'est odieux à la fin !

LE MARQUIS.

Oh ! cet Urbain ! Heureux les simples d'esprit. Ils ont le royaume des cieux. Et ça n'est rien ! Ils ont les femmes !

Périne entre.

MIQUETTE.

Qu'est-ce que c'est?

PÉRINE.

C'est le gros de tout à l'heure qui revient. On lui a dit chez M. le marquis, que M. le marquis était ici.

LE MARQUIS.

C'est Lahirel ! Ah ! Zut ! Qu'il s'en aill

MIQUETTE.

Pas du tout. Vous m'aviez promis de le recevoir. (*A la bonne.*) Faites entrer ce monsieur.

Elle va pour sortir.

LE MARQUIS.

Oui, mais dites donc, nous n'avons pas fini de causer tous les deux.

MIQUETTE.

Faites-lui d'abord des excuses.

LE MARQUIS.

Sacrée petite femm !

Miquette sort.

SCÈNE XIV

LE MARQUIS, LAHIREL

LAHIREL, *l'air très pincé.*

J'ai trouvé ta carte, j'arrive de chez toi.

LE MARQUIS.

Mon vieux, ne sois pas pointu. Tu ne peux pas être pointu, tu ne seras jamais pointu. Et d'ailleurs, je te fais toutes mes excuses.

LAHIREL

Ah ! ce n'est pas malheureux.

LE MARQUIS.

Oui, je me suis emballé. J'ai été stupide. Je regrette beaucoup toutes les injures que je t'ai dites, je n'en pense pas un mot. Tu ne m'en veux plus?

LAHIREL.

Certainement non.

LE MARQUIS.

On est de vieux camarades. Nous avons fait ensemble notre première communion, nous avons été refusés ensemble au baccalauréat. Tout ça ne s'oublie pas. Je t'aime bien, mon vieux.

LAHIREL.

Moi aussi.

LE MARQUIS.

D'ailleurs, si on ne fichait pas des sottises aux gens qu'on aime, à qui en ficherait-on?

LAHIREL.

C'est vrai.

LE MARQUIS.

Alors, une bonne poignée de main?

LAHIREL.

De tout mon cœur. (Ils se serrent la main.) Et, maintenant que tout est oublié, je tiens à te dire que c'est moi qui avais tort

LE MARQUIS

En quoi?

LAHIREL

En te soutenant stupidement que je ne croyais pas à ta liaison avec Miquette.

LE MARQUIS.

Hein?

LAHIREL.

Je suis tout à fait revenu sur ma première opinion. Tu n'es pas un gaillard à perdre ton temps auprès d'une femme. Elle est ta maîtresse, c'est évident, et je t'en félicite, car elle est charmante.

LE MARQUIS, se montant.

Alors, tu crois que je suis l'amant de cette petite?

LAHIREL.

Mais, je n'en doute pas. Je n'en doute plus. Et, la preuve, c'est que je viens de le déclarer au cercle.

LE MARQUIS, avec éclat.

Eh bien, tu es un joli saligaud!

LAHIREL.

Hein?

LE MARQUIS.

Ainsi tu penses qu'à mon âge, qu'à notre âge, avec

tes soixante ans, j'aurais pu commettre l'infamie de séduire ce délicieux petit être, si loyal, si honnête!

LAHIREL.

Mais, puisque...

LE MARQUIS.

Tu me prêtes une âme aussi malpropre que la tienne, des sentiments aussi fangeux que les tiens.

LAHIREL.

C'est ça que tu appelles me faire des excuses?

LE MARQUIS.

Parfaitement! Et je ne suis pas fâché de te le dire en face! Tu es un pignouf! Un paltoquet!

LAHIREL.

Ah! mais! Ah! mais!

LE MARQUIS.

Un pantin, un vieux polisson, un sale individu!

LAHIREL

Aldebert!

LE MARQUIS.

Et puis, je t'ai assez vu. Fiche-moi le camp.

LAHIREL.

Mais...

LE MARQUIS.

Ouste!

Il le flanque à la porte.

LE MARQUIS, *seul*

Ouf!

LAHIREL, *rentrant avec dignité.*

Je tiens à te dire une chose. Il est inutile de m'é-

crire pour me prier une seconde fois de venir recevoir tes excuses. Je ne reviendrais pas.

Il sort.

LE MARQUIS, *seul.*

J'y compte bien

SCÈNE XV

LE MARQUIS, MIQUETTE.

MIQUETTE, *rentrant.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE MARQUIS.

Il y a que je viens de reflanquer à la porte cet imbécile de Lahirel.

MIQUETTE.

Encore ? Pourquoi ?

LE MARQUIS.

Parce qu'il vous a gravement offensée.

MIQUETTE.

Moi ?

LE MARQUIS.

Oui, vous... Il a osé dire que vous étiez...

MIQUETTE.

Votre maîtresse...

LE MARQUIS

Oui.

MIQUETTE.

Oh ! Décidément, il n'a pas de chance, ce pauvre Lahirel. Et vous, vous avez eu tort de vous fâcher.

LE MARQUIS.

Comment! J'ai eu tort?

MIQUETTE.

Oui, parce que, ce que Lahirel croit, il a le droit de le croire, et tout le monde a le droit de le croire. Et, si ce n'était pas à votre sujet, ce serait au sujet d'un autre, de dix autres. Je ne peux ni m'en étonner, ni m'en fâcher. Et voilà pourquoi je ne peux pas épouser Urbain. Vous le savez maintenant...

LE MARQUIS, *exaspéré.*

Je ne sais qu'une chose, c'est qu'un homme comme moi ne plie pas devant l'opinion publique, c'est-à-dire devant l'opinion de vingt-cinq imbéciles! Et même, cette fois-ci, il n'y en a que vingt-quatre, puisque je n'en suis pas. Je m'en moque, de l'opinion publique.

MIQUETTE.

Moi aussi, je m'en moquerais, s'il n'était question que de moi, mais il s'agit d'un homme supérieur, d'un caractère admirable, d'une nature d'élite.

LE MARQUIS, *croyant qu'il s'agit de lui.*

Oh! Je ne mérite pas...

MIQUETTE.

Mais ce n'est pas de vous que je parle, c'est d'Urbain.

LE MARQUIS.

Ah!

MIQUETTE.

Voyez-vous Urbain dans une situation gênée?

LE MARQUIS.

Oui.

MIQUETTE.

Pouvez-vous un instant concevoir Urbain ridicule?

LE MARQUIS.

Oui. Très bien.

MIQUETTE.

Et ce serait moi, moi, qui l'aime de toutes mes forces et de tout mon cœur, qui l'exposerais à la moquerie, à l'humiliation? C'est à cause de moi qu'on l'appellerait : « Monsieur Miquette! » Non, non! Jamais... Jamais!...

LE MARQUIS, *furieux.*

Eh bien, et moi?

MIQUETTE.

Vous?...

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, à moi! Vous êtes vraiment par trop égoïste à la fin. J'ai besoin d'être heureux, moi, c'est nécessaire à mon bonheur. Et j'ai besoin de vous. Je ne peux plus me passer de vous. Sacrebleu, je vous ai déjà perdue pour moi, je ne vous perdrai pas pour Urbain. J'en ai assez! Quand je veux une chose, elle arrive. Vous ne me connaissez pas!

MIQUETTE.

Vous non plus, vous ne me connaissez pas. Je suis une femme d'une volonté stupéfiante!

LE MARQUIS.

Oh! elle me prend mes mots! Et moi, je vous dis que vous épouserez Urbain.

MIQUETTE.

Je ne l'épouserai pas.

LE MARQUIS.

Je le veux !

MIQUETTE.

Ça m'est égal.

LE MARQUIS.

Je vous l'ordonne !

MIQUETTE.

De quel droit ? C'est très gentil de m'aimer comme votre fille. J'en suis très touchée, je vous remercie. Mais vous n'êtes tout de même pas mon père, n'est-ce pas ? Et puis, j'en ai assez. Au revoir.

Elle se sauve à gauche.

LE MARQUIS.

Oh! Qu'elle est embêtante ! Mais je vous ferai plier, ma petite !

MIQUETTE, *rentrant en scène.*

Moi !... Ah ? Ah ! Je vous en défie !

Elle sort en faisant claquer la porte.

SCÈNE XVI

LE MARQUIS, puis MADAME GRANDIER.

LE MARQUIS.

Vous me défiez ! Elle me défie ! Moi ! Oh ! Je la materai, cette petite, ou j'y perdrai mon latin. Je n'en sais plus un mot, mais je le perdrai tout de même. (*Il bouscule les cartons et les paquets restés sur la table.*) On ne m'a jamais défié en vain. (*Il aperçoit madame Grandier qui entre.*) Non, madame Grandier, on ne m'a jamais défié en vain.

MADAME GRANDIER.

Qu'est-ce qu'il y a, marquis? Qu'est-ce que c'est que ça? Vous avez bu?

LE MARQUIS.

Ecoutez-moi, madame Grandier. Vous avez du bon sens, de l'énergie, du sang-froid.

MADAME GRANDIER.

Certainement, qu'est-ce que vous voulez en faire?

LE MARQUIS.

Eh bien, voilà. Urbain et Miquette se sont revus.

MADAME GRANDIER.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Ils s'adorent.

MADAME GRANDIER.

Qu'est-ce que vous me dites-là?

LE MARQUIS.

Et c'est Miquette qui refuse d'épouser Urbain.

MADAME GRANDIER.

Mais, vous m'affolez... Miquette épouser Urbain.. Est-ce que je ne rêve pas? La tête me tourne... mes vapeurs... Des sels, vite, des sels!

Elle défaille. Le marquis la soutient.

LE MARQUIS.

Revenez à vous! Nous n'avons pas de temps à perdre... Elle n'a aucun sang-froid, cette femme-là. Elle n'a aucun sang-froid, mais de beaux bras, sacrebleu, de beaux bras!...

Il lui caresse les bras.

MADAME GRANDIER.

Ça va mieux !... Expliquez-vous ?... Mais, je vous en prie, ménagez une femme fragile. Soyez doux très doux.

LE MARQUIS, *continuant à lui taper dans les mains.*

Voyons, c'est bien simple. Miquette refuse, à cause de cette brute de Lahirel.

MADAME GRANDIER

Lahirel ?

LE MARQUIS.

Tout ça à cause de l'opinion de vingt-quatre imbéciles.

MADAME GRANDIER

Imbéciles ?

LE MARQUIS.

Oui... c'est clair... C'est inouï ! Vous n'avez pas l'air de comprendre ?

MADAME GRANDIER.

Si, si, je ne comprends rien du tout.

LE MARQUIS.

Enfin, voyons, je vous dis que je veux les marier, que Miquette ne veut pas. On n'a pas idée de préjugés pareils !

MADAME GRANDIER.

Comment ! des préjugés !

LE MARQUIS.

Parfaitement ! Il n'y en a plus chez nous, de préjugés, ils sont passés de la noblesse dans la bourgeoisie et de la bourgeoisie dans le monde des théâtres. C'est admirable ! Ils sont tous chez Miquette, les préjugés! Mais, sacrebleu ! j'aurai le dernier

mot. Vous allez intervenir, madame Grandier. Vous êtes sa mère, après tout. Et vous avez le droit de lui imposer ma volonté.

MADAME GRANDIER.

Moi, évidemment... je suis touchée... très émue... Un pareil mariage !... Mais Miquette sait ce qu'elle veut, elle est seule juge, je ne peux pas.

LE MARQUIS.

Sacrebleu! C'est fou! Voyons, on n'a pas idée de faire le malheur de tout le monde par une obstination aussi absurde. Ce n'est pas vous qui feriez ça, madame Grandier!

MADAME GRANDIER.

Moi ! Je ne suis pas Miquette !

LE MARQUIS

Eh bien, mettez-vous à sa place. Supposez qu'Urbain vous aime, il vous demande votre main... Qu'est-ce que vous lui répondriez ?

MADAME GRANDIER.

Je lui répondrais que... non! Vraiment!... Entre nous, il y a une trop grande différence d'âge!

LE MARQUIS.

Mais ce n'est pas ça!. . Tenez... simplifions... vous êtes à la place de Miquette, je me mets à la place d'Urbain.

MADAME GRANDIER.

Ah! oui, vous êtes Miquette et moi je suis Urbain.

LE MARQUIS.

Nom d'un chien! Elle ne comprend rien, cette femme là... Tenez, simplifions encore. Il n'est plus question de Miquette ni d'Urbain Supposons qu'il

s'agit de vous et de moi. Si je vous disais : « Madame Grandier, vous me plaisez infiniment, je vous plais beaucoup... Moi, le marquis de La Tour-Mirande, je vous demande votre main... nous vivrons très heureux et nous n'aurons pas du tout d'enfants... » Qu'est-ce que vous répondriez?

MADAME GRANDIER.

Mais...

LE MARQUIS.

Vous répondriez oui...

MADAME GRANDIER.

Non; je refuserais.

LE MARQUIS.

Oh! mais, sacrebleu! Ces femmes sont décidément d'une fierté intolérable!

MADAME GRANDIER.

Ce n'est pas de la fierté, monsieur le marquis, c'est de l'honnêteté.

LE MARQUIS.

Refusé, moi! Et pourquoi, je vous le demande! Pourquoi! Au nom de scrupules idiots! Vous êtes une brave femme! Parfaitement digne de nous. Vous valez beaucoup mieux que plusieurs de mes aïeules. Je ne parle pas de Marie-Victoire-Cyprienne, celle-là a couché avec le roi, c'est sacré. Mais il y en a d'autres... Fichtre! Alors quoi? Quelle raison avez-vous? Vous êtes d'excellente famille...

MADAME GRANDIER.

Ma belle-mère était née Pichon.

LE MARQUIS.

Pichon! C'est épatant!... sans compter que vous

avez beaucoup d'allure, de branche, des bras superbes !

MADAME GRANDIER.

Oh !...

LE MARQUIS.

Superbes, je les ai appréciés tout à l'heure.

MADAME GRANDIER.

Mais, marquis, qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous dites ?

LE MARQUIS.

Je dis que vous feriez une figure magnifique à la Tour-Mirande ! Je vous vois au coin de la cheminée, dans la grande bergère, sous le portrait en pied d'Hugues-Aldebert, dans cette robe-là...

MADAME GRANDIER.

Dans cette robe-là ?

LE MARQUIS.

Plus je vous regarde, plus vous me plaisez. Vous êtes charmante. Mais, sacrebleu, c'est que c'est parfaitement vrai ce que je vous dis là ?

MADAME GRANDIER.

Mais, alors ?

LE MARQUIS.

Alors, pour être marquise, il ne vous manque plus que de m'épouser, de vous faire faire des cartes de visite et de vous brouiller avec des israélites.

MADAME GRANDIER.

Je n'en connais pas.

LE MARQUIS.

Il faudra en connaître pour vous brouiller avec eux.

Allons, madame Grandier, vous serez ma femme, je le veux.

MADAME GRANDIER.

Votre femme, moi ?

LE MARQUIS.

Et Miquette sera ma fille, et tout le monde sera heureux. Et, si vous hésitez encore, vous seriez un monstre, madame Grandier. Etes-vous un monstre ?

MADAME GRANDIER.

Non.

LE MARQUIS.

Alors, embrassez-moi, Herminie ?

MADAME GRANDIER, *se jetant dans les bras du marquis.*

Herminie ! Vous m'avez rendu mon petit nom. Il y a quinze ans qu'il était perdu.

LE MARQUIS.

Et moi, vous m'avez rendu bien mieux que ça.

MADAME GRANDIER.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Hier, j'étais trop jeune. Il y a une heure, j'étais trop vieux. Maintenant, j'ai mon âge.

MADAME GRANDIER.

Ah ! mon ami !

LE MARQUIS.

Herminie, appellez-moi Aldebert.

MADAME GRANDIER, *baissant les yeux.*

Aldebert !...

LE MARQUIS.

Elle l'a très bien dit... Vous l'avez très bien dit.

MADAME GRANDIER.

Je suis éblouie. Mon cerveau se vide d'idées...

LE MARQUIS.

C'est la race qui vient... Marquise!

MADAME GRANDIER.

Marquise... Oh! quel malheur que mon pauvre mari ne soit pas là! Il prendrait part à ma joie!

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

S'il était là, votre mari!... Je préfère d'ailleurs qu'il n'y soit pas, mais s'il était là, avec ses grandes connaissances agricoles et son expérience des forêts, il vous dirait : « Tu vas appeler Miquette, et lui ordonner d'épouser Urbain. »

MADAME GRANDIER.

Bien, mon ami. (*Elle va à la porte et appelle :*) Miquette! Miquette!...

Le Marquis s'assied. Madame Grandier vient se placer debout à côté de lui.

SCÈNE XVII

LE MARQUIS, MIQUETTE, MADAME GRANDIER.

Miquette entre.

MIQUETTE.

Qu'est-ce qu'il y a, maman?

MADAME GRANDIER, avec dignité.

J'ai à te parler, Miquette.

MIQUETTE.

Quel air solennel! Qu'est-ce que vous avez, tous les deux ?

MADAME GRANDIER.

M. le marquis vient de m'apprendre que tu refusais d'épouser le comte Urbain, et je veux te dire, ma fille...

MIQUETTE.

Oh ! maman, je t'en prie, mais ce n'est pas à toi de me donner des conseils !

MADAME GRANDIER.

Oui, mon enfant, tu as raison... Mais, ce mariage, ce n'est pas moi qui l'exige, c'est ton père.

Elle désigne le marquis.

MIQUETTE, stupéfaite.

Mon père! Qu'est-ce que ça veut dire?

LE MARQUIS.

Cela veut dire, mon enfant, que votre mère vient de m'accorder sa main.

MIQUETTE.

Ce n'est pas possible !

MADAME GRANDIER.

Non, mais c'est vrai.

MIQUETTE.

Eh bien, les Pichon...

LE MARQUIS.

C'est comme ça. Et, maintenant que tu es ma fille,

j'ai le droit, je pense, de t'ordonner de devenir ma nièce !

MIQUETTE.

Ah ! ça ! Trop tard !

LE MARQUIS.

Comment, trop tard ?

MIQUETTE.

Oui, j'ai écrit à Urbain que...

LE MARQUIS.

Que tu l'aimais ! Il sera ici demain.

MIQUETTE.

Non, non... Que je ne l'aimais plus.

LE MARQUIS.

Bravo ! Il sera ici ce soir.

MIQUETTE.

Oh non ! Je suis sûre que je ne le reverrai jamais !...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, URBAIN.

LE MARQUIS.

En effet, le voilà !

Uubain entre. Il a les yeux rouges, son mouchoir à la main.

MIQUETTE.

Lui.

LE MARQUIS, allant sur Urbain qui recule effaré jusqu'au fond de la pièce.

Ah çà ! mon petit, pour qui me prends-tu ! Alors,

tu as cru que je te laisserais faire ce mariage scandaleux, que je te permettrais d'entrer dans une famille Mercadier ?

URBAIN.

Moi !...

MADAME GRANDIER, *très majestueuse.*

Une Mercadier... Quelle mésalliance !

LE MARQUIS.

Demande vite pardon à ta tante.

URBAIN.

Oh !

LE MARQUIS.

Et embrasse ta femme !

URBAIN, *se jetant dans les bras de Miquette et l'embrassant.*

Miquette !

MIQUETTE.

Urbain...

MADAME GRANDIER.

Aldebert, je vous admire.

LE MARQUIS.

J'avais dit qu'il ne prendrait qu'une femme de mon choix, il la prend. J'avais dit qu'il ne ferait qu'un mariage d'argent, il le fait !

MADAME GRANDIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Bien sûr. Je le déshérite et je donne à Miquette cent mille livres de rentes ! C'est un parti inespéré pour lui ! (*A Miquette.*) Eh bien, Miquette, qu'est-ce que tu as à me répondre ?

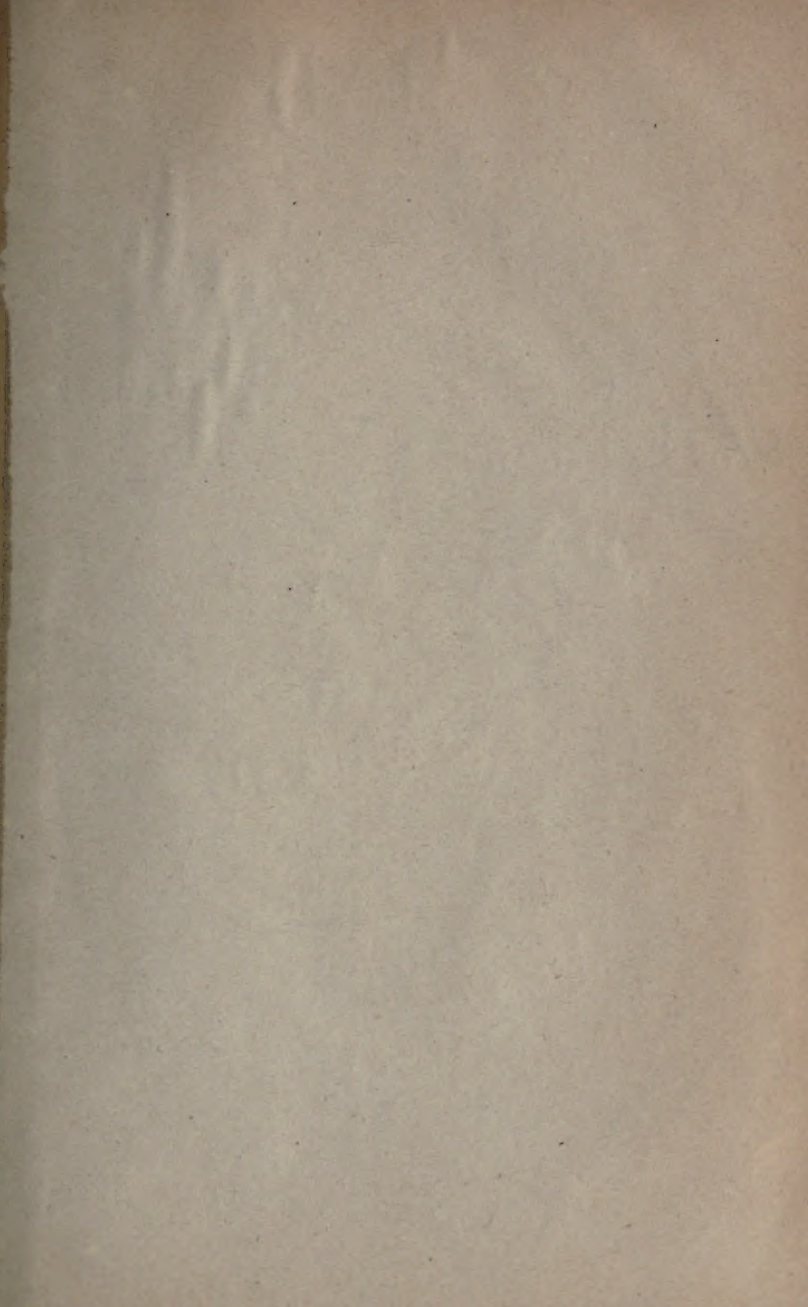
MIQUETTE.

Moi! Ce qu'aurait répondu Juliette! (Imitant la voix de la poupée.) Papa! (Puis avec sa voix naturelle.) Papa

Elle lui saute au cou.

Rideau.

FIN



A LA MÊME LIBRAIRIE

ÉMILE FABRE

La Rabouilleuse, comédie en 4 actes (Couronnée par l'Académie française . . . 2.25
La Vie publique, comédie en 4 actes. 3.50
Les Ventres dorés, pièce en 5 actes (Couronnée par l'Académie française . . . 3.50

GEORGES FEYDEAU

Le Bourgeon, comédie en 3 actes. 3.50
La Main passe, pièce en 4 actes 3.50

ALBERT GUINON

Décadence, comédie en 4 act. 3.50
Le Partage, pièce en 3 act. 3.50
Seul, pièce en 2 actes. . . . 3.50

ALBERT GUINON & BOUCHINET

Son père, comédie en 4 act . 2.25

ALBERT GUINON & J. MARNI

Le Joug, comédie en 3 act . 2.25

ROBERT DE FLERS & G.-A. DE CAILLAVET

L'Amour Veille, comédie en 4 actes (Couronnée par l'Académie française . . . 3.50
L'Ange du Foyer, comédie en 3 actes 2.25
Le Cœur a ses raisons, comédie en 1 acte. 1.50
La Chance du mari, comédie en 1 acte. 1.50

MIGUEL ZAMACOÏS

Les Bouffons, comédie en 4 actes (Couronnée par l'Académie française . . .

G.-A. DE CAILLAVET ROBERT DE FLERS & EMMANUEL ARÈNE

Le Roi, comédie en 4 actes .

LOUIS ARTUS

L'Amour en banque, comédie en 3 actes . . . .
Cœur de Moineau, comédie en 4 actes. . . . .
L'Ingénu Libertin, conte galant en 3 actes . . . .

ANDRÉ PICARD

Jeunesse, comédie en 3 actes. 2
Monsieur Malézieux, comédie en 1 acte . . . .

TRISTAN BERNARD

L'anglais tel qu'on le parle, comédie en 1 acte 1
Les Coteaux du Médoc, comédie en 1 acte. 1

H. KÉROUL & A. BARRÉ

Le Chopin, vaudeville en 3 actes. 2
Une Nuit de Noces, vaudeville en 3 actes. 2

AMBROISE JANVIER

Théâtre complet, 4 vol. . . . 1.

ALFRED SAVOIR & NOZIÈR

Le Baptême, comédie en 3 actes . . . . 2.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat. — 9091.

